

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 8 Janvier 1874.

No. 2.

## POESIE.

### EGLOGUE MARINE.

LES DERNIÈRES AMITIÉS.

Sur un gazon soyeux, au bord d'un lac d'azur,  
Hormidas et Lina, couple charmant et pur,  
Et modèle achevé d'amitié fraternelle,  
Étaient assis un jour auprès de leur nacelle.  
Et les derniers rayons d'un beau soleil couchant  
Répandaient sur les flots l'or et le diamant ;  
Et la campagne au loin paraissait souriante,  
Et l'on sentait souffler une brise odorante.  
Mais le frère et la sœur ne s'apercevaient pas  
Que la nature aux yeux découvrait ses appas.  
A leurs pieds chaque vague, en mourant sur le sable,  
Formait une harmonie et triste et délectable ;  
Et les petits oiseaux des arbres d'alentour  
Di aient avant la nuit leur dernier chant d'amour :  
Mais le frère et la sœur, au sein de leur ivresse  
N'entendaient sous les cieus que les mots de tendresse  
Qu'ils échangeaient alors du cœur et de la voix.  
Tous deux ils soupiraient et riaient à la fois.  
Hormidas maintenant maître d'un équipage  
Ne pouvait plus mouiller sur le même rivage  
Que le vaisseau natal ; il était bien souvent  
Plusieurs mois sans revoir la sœur qu'il aimait tant.  
Mais quand il revenait, oh ! quel bonheur suprême !  
Que de charmants retours sur les objets qu'on aime :  
Que d'importants secrets ils versaient dans leur cœur.  
Mais cependant jamais il n'eut tant de bonheur  
Qu'en ce jour, à revoir sa compagne d'enfance.  
Le temps fuyait trop tôt ! La sombre nuit s'avance,  
Dit Lina, retournons auprès de nos parents :  
Peut-être ils se diront que nous sommes longtemps !  
— Si c'est là ton désir, retournons, sœur chérie,  
Mais pour moi je voudrais passer ici ma vie.—  
Ils s'embarquent alors, puis bientôt sur les flots  
L'esquif court en glissant jusqu'auprès des vaisseaux.  
Et le frère et la sœur, les yeux remplis de larmes,  
Échangèrent encore quelques mots pleins de charmes.  
Puis se dirent adieu ! Hormidas retournait  
A son joli vaisseau qui plus loin l'attendait.

Un silence de mort, des ténèbres profondes,  
Comme un crêpe bientôt vinrent couvrir les ondes.  
Puis les flots de terreur parurent s'émouvoir,  
Et les cieus par torrents se mirent à pleuvoir :  
C'est la tempête enfin ! Le flot noir se soulève,  
Avec fracas il va se briser sur la grève ;  
Et l'on n'entend partout que cris, gémissements,  
Ou des vents mutinés les longs mugissements.  
On craint à chaque instant un terrible naufrage ;  
Sur le flanc des vaisseaux, comme prises de rage,  
Les vagues se heurtaient et semblaient l'entrouvrir.

L'équipage lassé se taisait pour mourir.  
La tempête dura cette nuit tout entière,  
Et le calme revint quand revint la lumière.

Alors les habitants du rivage voisin  
Virent passer à pieds un tout jeune marin ;  
Et ses habits trempés, et son pâle visage  
Montraient qu'il avait fait un bien triste naufrage.  
Il jeta sur le lac un regard anxieux,  
Mais un moment après il parut tout joyeux,  
Et redoubla sa course, en suivant le rivage.  
Vis-à-vis d'un vaisseau mouillé dans ce parage,  
On le vit tout-à-coup dépouiller ses habits,  
Puis se mettre à nager dans les flots endormis,  
Déjà depuis longtemps il nageait en silence,  
Mais le vaisseau semblait s'enfuir en sa présence.  
Sans cesse il se consume, hélas ! en vains efforts ;  
C'en est fait, plus d'espoir d'en atteindre les bords!...

A genoux sur le pont, avec son air candide,  
Une sœur excitait le nageur intrépide.  
Tout-à-coup dans les flots on la voit se glisser,  
Jusqu'au vaisseau son bras croit pouvoir le pousser.  
Un espoir des plus doux quelque temps les excite,  
Et plus ils vont tous deux et plus ils nagent vite.  
C'était bien Hormidas, c'était bien sa Lina  
Qu'hier dans son esquif gaiement il promena.

— Pourquoi t'être exposée, imprudente colombe ?  
Retourne à ton vaisseau, car, pour moi, je succombe !—  
— Ah ! quand je le voudrais je n'en pourrais plus rien.  
Je ne suis qu'une enfant, frère, je le vois bien.  
J'ai cru pouvoir sauver ce cher autre moi-même,  
Mon Dieu, pardonnez-moi dans votre amour extrême !—

— Il faut mourir tous deux..... pourtant ne me plains pas,  
Mon Hormidas, sans toi qu'aurais-je fait, hélas ?  
Et le frère et la sœur recueillirent leur âme,  
Et leur prière au ciel monta comme la flamme.  
Enfin, de vains efforts venant à s'épuiser,  
Sous les flots, tous les deux, on les vit s'affaisser.

D'habiles nautonniers, sur des barques légères,  
A cette heure employaient leurs forces musculaires ;  
Les longs cris d'Hormidas les avaient attirés.  
Le frère avec sa sœur bientôt sont retirés,.....  
Ils étaient morts déjà ! Placés l'un près de l'autre,  
Ils semblaient dire encor : quel doux sort est le nôtre !

Ils furent déposés dans le même tombeau,  
On raconta leur mort, trait touchant et si beau,  
Et les jeunes marins les prennent pour modèle  
Pour exciter en eux l'amitié fraternelle.

## LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)



L n'a fallu sans doute ni beaucoup de temps ni beaucoup de peine pour pratiquer furtivement une semblable ouverture dans la cloison ; une scie et un peu de cuir ont suffi pour mener à bien cette besogne. Seulement, je me suis assuré que le travail avait été fait de l'intérieur, par conséquent l'ennemi doit être du même côté. D'ailleurs la porte, vous le voyez, ne peut s'ouvrir sans qu'on enlève les caisses qui la masquent pendant le jour.

— Vous avez raison ; mais alors, Martigny, cette ouverture a été pratiquée dans le but de me voler ?

— Cela serait possible ; peut-être aussi a-t-elle seulement pour but de permettre à quelqu'un de vos employés de sortir la nuit pendant votre sommeil.

— Si ce n'était que cela... Enfin, mon cher vicomte, comment l'avez-vous découverte ?

— De la manière la plus simple. Je couche sous un comptoir un peu éloigné de cette porte. Or, il y a une semaine environ, vers le milieu de la nuit, j'entendis un remuement qui se faisait dans les caisses à quelques pas de moi. J'ai le sommeil léger et je suis toujours sur le qui-vive. Je prêtai donc l'oreille et m'assurai que le bruit était bien réel. Par instants, on s'arrêtait pour écouter, puis on se remettait à mouvoir les ballots avec précaution. J'hésitais à crier et à donner l'alarme, quand tout à coup une bouffée d'air frais vint frapper mon visage et en même temps je vis une ouverture lumineuse dans la cloison ; puis une forme humaine se glissa dans cette ouverture et la porte se referma doucement.

— Mais déjà j'étais debout et, quoique à demi vêtu, je m'élançai vers cette porte dont l'existence venait de m'être révélée d'une manière si singulière. Je la découvris facilement, malgré les ténèbres, et, après l'avoir poussée à mon tour, je me trouvai sur un terrain vague qui s'étend derrière le store.

— Mon premier soin fut de rechercher des yeux celui de vos commis qui était l'auteur de cette escapade ; j'aperçus à quelque distance une espèce d'ombre qui longeait en silence les habitations. Je ne pouvais distinguer ni la tournure ni les traits de cet individu ; mais j'étais sûr de ne pas me tromper, c'était bien celui qui venait de quitter le store peu de minutes auparavant et je le suivis avec d'autant moins de bruit que j'avais les pieds nus.

— Du reste, il eut la galanterie de ne pas aller loin. Il atteignit bientôt ces cabarets ignobles qui bordent London-street et dont la plupart, malgré les ordonnances de police, demeurent ouverts toute

la nuit ; alors il s'arrêta et siffla deux fois avec précaution. Un homme sortit d'un des bouges voisins et ils causèrent à voix basse. J'aurais bien voulu entendre ce qu'ils disaient ; mais il eût fallu traverser un square qui était éclairé par la lune, et je me fusse infailliblement trahi. Comme je cherchais un moyen d'approcher des deux causeurs sans exciter leur défiance, l'homme du cabaret prit le commis par le bras et l'entraîna presque de force, à ce qu'il me sembla, dans la maison. Après un moment d'attente, voyant qu'ils ne revenaient pas et jugeant que je n'avais plus rien à apprendre pour cette fois, je me décidai à rentrer au store par la porte secrète.

— Et vous n'avez pu, demanda Brissot précipitamment, les reconnaître ni l'un ni l'autre ?

— L'homme de la taverne était encore un de ces damnés Mexicains, car il portait un *zarape*, et j'ai vu briller un *machete* à sa ceinture... Il appartenait sans doute à la bande de Guzman, le chef du claim isolé où je m'arrêtai quelques minutes en arrivant à ces placers... c'était peut-être Guzman lui-même que les constables et les policemen ont pourtant recherché avec tant de soin depuis l'affaire du tonneau de poudre ; mais je ne saurais rien affirmer à cet égard. En revanche, il me fut facile de constater que l'employé déserteur était don Fernandez. Il rentra un peu avant le jour et avec tant de légèreté, qu'il me fallut une extrême attention pour distinguer le craquement des caisses lorsqu'il les remit en place. Le lendemain tout se trouvait en ordre de côté, et j'aurais cru avoir fait un rêve, si je n'avais reconnu de nouveau par un examen furtif l'existence de la porte secrète.

— Et vous ne parlates pas à don Fernandez de son escapade nocturne ?

— J'avais un projet : c'était de le suivre une autre nuit, et de pénétrer à tout prix le motif de ces sorties mystérieuses ; il importait donc de ne pas lui donner l'éveil par une parole imprudente. Mais, soit qu'il ait deviné mes soupçons, soit qu'il n'ait pas eu de raisons pour sortir les nuits suivantes, je l'ai vainement épié depuis ce temps-là. Il dort avec tranquillité du soir au matin, pendant que je veille en enrageant, et j'ignore encore le mot de cette énigme.

Brissot demeura plongé dans ses réflexions.

— Ainsi donc, Martigny, dit-il enfin avec accablement, vous pensez que Fernandez est un traître ?

— Véritablement nous avons des motifs de le croire. Ou je me trompe fort, ou cet homme, malgré ses airs mielleux, vous hait au fond du cœur. Il est dévoré d'orgueil ; sans doute il ne peut vous pardonner l'autorité que vous exercez sur lui et même les services que vous lui avez rendus. Il me hait moi-même, et j'ai surpris certains de ses regards qui trahissaient une jalousie féroce ; il est donc dans toutes les conditions voulues pour nous devenir fortement suspect.

— N'aviez-vous pas déjà des soupçons à son sujet, lors du premier complot ?

— Oui ; mais en examinant la chose de près, j'ai reconnu que ces soupçons pouvaient être préma-

furés. Fernandez est poltron ; pour rien au monde il n'eût consenti à demeurer enfermé ici, s'il eût connu d'une manière précise le danger auquel nous étions exposés. J'imagine, pourtant, qu'alors déjà il entretenait des relations secrètes avec nos ennemis. Depuis ce jour, ses craintes pour lui-même d'une part, de l'autre sa haine contre vous et moi, son désir de vengeance, peut-être l'espoir d'avoir sa part dans le pillage du store ou dans le prix de mon diamant que l'on cherchera sans doute à me dérober, l'auront déterminé à faire un pas en avant, à prêter l'oreille aux propositions des scélérats ligués contre nous. Croyez-en mon flair, mon cher Brissot ; je ne me trompe pas et j'ai bien jugé ce maudit Espagnol.

Brissot comprenait instinctivement que le vicomte avait raison, et, en effet, la suite de cette histoire montrera combien les inductions de Martigny étaient exactes et judicieuses.

Après un nouveau silence, le négociant reprit avec agitation :

—S'il en est ainsi, Martigny, nous ferons bien, quand Fernandez rentrera, de nous emparer de lui et de le mettre hors d'état de nuire.

—Pourquoi cela, patron ? De simples soupçons suffisent-ils pour autoriser une semblable violence ? D'ailleurs, ce drôle n'est plus à craindre, du moment que nous nous tenons en garde contre lui. Nous n'avons pas besoin de recourir à de tels moyens. Je me charge de veiller sur Fernandez et je prétends l'obliger à nous défendre de tout son pouvoir. Par exemple, au premier mouvement équivoque, je lui ferai sauter le crâne, il peut y compter.

—Tuer ! encore tuer ! murmura Brissot avec une sorte d'égarement.

—Il faut tuer ou être tué, mon cher patron, répliqua gaiement le vicomte, et cette alternative doit vous rendre philosophe.

—Du moins, Martigny, clouons au plus vite cette porte secrète.

—Je n'en vois pas la nécessité ; nous roulerons devant elle de pesants tonneaux de marchandises, et l'on ne pourra plus l'ouvrir sans notre permission. Laissons les choses dans l'état actuel ; qui sait si bientôt cette issue ne nous sera pas utile à nous-mêmes ?

—Soit, vous avez peut-être raison, mon cher Martigny ; de grâce, conseillez-moi, pensez pour moi, car ma tête se perd au milieu de ces dangers toujours renaissants... Voyons, que faut-il faire ? Ne serait-il pas prudent d'aller au camp et de demander au commissaire des mines une garde de policemen pour me protéger ?

—Vous n'obtiendrez rien, et sans doute déjà l'autorité a reçu beaucoup de demandes pareilles, car vous n'êtes pas seul menacé. D'ailleurs, le commissaire des mines, dont tout le monde connaît la prudence, se gardera bien, dans cette crise, de diviser le petit nombre d'hommes dont il dispose ; ce serait vouloir les faire écraser en détail par les insurgés. Il vaut mieux les tenir réunis pour garder la banque, dont la sûreté importe à la colonie entière, et l'on n'y manquera pas sans doute jusqu'à l'arrivée des renforts qu'on attend de Melbourne.

—Ces renforts arriveront trop tard ! Les mineurs ne rêvent que meurtre et pillage.

—Eh bien, nous leur tiendrons tête. Voyons, Brissot, du courage ! Nous avons ici des armes, des munitions ; nous allons nous trouver sept hommes pour repousser les attaques possibles. Je me charge de donner du cœur à nos poltrons et de réduire nos traîtres à l'impuissance de nuire. Tout

n'est pas perdu, que diable !... Aidons-nous, et le ciel nous aidera.

En même temps il se mit à choisir, parmi les fusils dont le store était bien approvisionné, ceux qui devaient servir à armer les employés ; il prépara des cartouches et roula d'énormes tonneaux devant la porte secrète.

Le négociant l'aida en silence dans ces préparatifs ; quand ils furent terminés, le maître et le commis vinrent s'asseoir sur un banc, et Brissot reprit avec tristesse :

—Quand je songe aux conséquences probables de la catastrophe qui se prépare, l'énergie et le courage me font défaut. Ce n'est pas que je craigne la mort en elle-même, je la crains seulement pour les résultats funestes qu'elle aurait à l'égard de certaines personnes chères. Vous me croyez riche, mon ami, je ne le suis pas, ou plutôt je ne le suis pas encore. Si cet établissement venait à être détruit, je serais ruiné complètement. Ecoutez : quand j'arrivai en Australie avec de modestes capitaux, j'ignorais les usages du commerce dans ce pays, et j'ai acquis mon expérience actuelle au prix de bien des mécomptes. Le store que, sur des indications insuffisantes, j'ai fondé à Dorling était une spéculation mauvaise, et mes affaires allaient mal quand on découvrit l'or dans ce canton. Aussitôt je pris un parti décisif ; j'employai tout mon crédit, toutes mes ressources pour fonder cet établissement, dont celui de Dorling est devenu seulement l'entrepôt, et je suis encore redevable à plusieurs négociants de Melbourne des marchandises contenues dans mes magasins. Si donc, par suite d'un pillage ou d'un incendie, elles étaient perdues, tous les fonds déposés par moi à la banque de B\*\*\* seraient à peine suffisants pour désintéresser mes créanciers.

En entendant cette révélation, Martigny ne put retenir une exclamation où il y avait autant de désappointement que de surprise. Brissot poursuivit avec une agitation croissante :

—Comme les autres, Martigny, vous me supposez avide, dur, impitoyable ; en me voyant refuser crédit aux acheteurs dans mon magasin, hausser continuellement le prix des objets de consommation, lésiner sur tout, rogner jusqu'au misérable salaire de mes employés, vous m'avez cru sans entrailles ; vous avez conclu que j'obéissais seulement à l'amour du gain. Vous vous êtes trompé sur mon compte comme tout le monde. Je ne suis ni méchant ni avare, le cœur me saigne parfois quand j'applique avec tant de rigueur la règle inexorable que je me suis prescrite. Le mobile de cette conduite, je vous l'ai dit déjà, Martigny, c'est l'affection profonde, sans bornes, que j'ai pour ma femme et pour ma fille.

—Qui oserait blâmer un sentiment si légitime et si naturel ? dit le vicomte.

—Je ne veux pas, je ne dois pas revenir sur un funeste et douloureux passé ; qu'il vous suffise de savoir que j'ai de grands torts à réparer envers ces chères créatures, et que mon désir le plus ardent est de les rendre heureuses. Or, elles souffrent dans ce pays perdu, et j'ai hâte de leur donner une situation plus digne d'elles. C'est pour cela que j'ai voulu m'enrichir si vite, m'enrichir à tout prix ; c'est pour cela que j'ai accepté cette vie de lutttes et de privations dans les placers, que j'ai attiré sur moi la haine de ces mineurs... Et voilà que je suis menacé de perdre tout d'un coup le fruit de tant de fatigues, de dangers, de si pénibles sacrifices !

Le vicomte avait écouté ces confidences avec un intérêt réel ; il reprit amicalement :

—Il m'a semblé en effet, mon cher Brissot, que votre excellente dame se plaisait médiocrement

dans la pauvre bourgade qu'elle habite, et je comprends votre impatience de l'en tirer. Quant à mademoiselle Clara, n'ai je pas entendu dire là-bas qu'elle devait épouser M. Denison, le juge de Dorling ? Dans ce cas, elle s'établirait dans le pays d'une manière stable, et vous seriez obligé de vous séparer d'elle.

—Ce projet de mariage, en effet, nous souriait beaucoup autrefois ; mais il s'est fait depuis peu un changement extraordinaire dans les idées de Clara. Si j'en crois les dernières lettres de ma femme, Clara montre maintenant une sorte d'éloignement pour Richard Denison. Elle cherche des attermoiments, des prétextes, et tout fait supposer que, le moment venu, elle repoussera sa demande.

—Et depuis quand, demanda Martigny d'une voix qui, en dépit de lui-même, était un peu tremblante, depuis quand ce brusque revirement s'est-il opéré dans les idées de mademoiselle Clara ?

—Je ne sais trop, répliqua distraitement Brissot, il paraît remonter environ à l'époque où vous avez passé à Dorling.

—Et pensez-vous, monsieur, balbutia le vicomte avec une émotion croissante, que je pourrais être pour quelque chose... »

Il s'arrêta, intimidé par le regard que Brissot attachait sur lui.

—Voilà, monsieur, une présomption étrange, reprit le négociant ; vous êtes resté, m'avez-vous dit, seulement quelques heures à Dorling...

—Et si dans ces quelques heures, répliqua Martigny en s'enhardissant, j'avais ressenti une admiration passionnée, une affection irrésistible pour Clara ? Si dans ce court espace de temps j'avais pu lui révéler, par l'expression de mon visage, par mes regards, par mes paroles peut-être, le sentiment subit mais profond et sérieux qui s'était emparé de moi ? Monsieur Brissot, je ne m'en cache pas ; j'aime votre fille, et c'est là le secret du dévouement absolu que je vous montre depuis mon arrivée aux placers.

Le négociant se leva brusquement.

—J'étais loin de m'attendre... commença-t-il d'un ton fier.

Mais il s'interrompit aussitôt.

—Eh bien ! non, je serai franc avec vous, Martigny, reprit-il plus doucement ; cet aveu ne me surprend pas. Il explique en effet votre dévouement à ma personne, dévouement qui, dans d'autres circonstances, eût pu me paraître suspect par son excès même. Vous nous avez sauvé la vie à moi et à tous mes employés lors du dernier attentat contre le store. Depuis ce temps, vous n'avez cessé de me rendre des services de toute nature ; votre perspicacité, votre intelligence supérieure, votre énergie, sont ma principale force, mon unique espoir. Aussi, ai-je pour vous une estime et un attachement réels ; et pourquoi ne l'avouerais-je pas, Martigny ? ajouta-t-il avec effusion en prenant la main du vicomte, si nous pouvions oublier tous les deux ce que nous étions et ce que nous avons fait dans une autre partie du globe ; si d'autres volontés, dont il faudra tenir compte, ne s'élevaient pas contre vos vœux, il n'est personne au monde à qui je confierais plus volontiers qu'à vous le bonheur de ma fille.

—Merci pour cette bonne parole, répliqua le vicomte transporté ; ainsi donc vous ne me défendez pas d'espérer.

—Encore une fois, n'allons pas si vite, je ne dois pas dès à présent engager l'avenir. Trop d'événements, trop d'opinions contraires peuvent s'opposer à la réalisation de vos désirs pour que j'ose les encourager déjà. Voyons d'abord la fin de la crise présente ; continuez de m'assister avec le même

zèle, la même sagacité que précédemment, et plus tard, dans des temps plus calmes, nous reviendrons sur tout ceci.

—Il suffit, répliqua Martigny en serrant avec force la main du patron qu'il avait retenue dans les siennes ; je ne vous demande pas davantage, pour le moment du moins. La certitude de vos dispositions bienveillantes à mon égard va me donner une ardeur nouvelle, et peut-être mériterai-je la noble récompense à laquelle j'aspire. Du reste, continua-t-il d'un air mystérieux, rien ne saurait augmenter mon ardeur à défendre votre fortune car depuis longtemps, sans que vous vous en doutiez, nous avons des intérêts communs.

—Que voulez-vous dire ? demanda Brissot avec étonnement.

Le vicomte eût peut-être éprouvé quelque embarras à répondre, quand on frappa précipitamment à la porte du store. Les deux amis saisirent leurs armes, et Martigny, ayant regardé à travers l'étroite ouverture d'un volet, reconnu Pedro accompagné des quatre autres commis. Après avoir acquis la certitude qu'ils étaient bien seuls, il entra et dit à demi-voix :

—Passez vite.

Il ne fut pas nécessaire de leur répéter cette invitation, ils s'élançèrent dans le magasin, et dès qu'ils furent entrés, Martigny se hâta de barricader la porte de nouveau.

Pedro connaissant les habitudes de ses compagnons, n'avait pas eu de peine à les trouver, et tous s'étaient rendus sans hésitation à son appel, même don Fernandez. Ils paraissaient fort effrayés, car ils venaient d'entendre proférer les plus horribles menaces contre les marchands en général et contre leur patron en particulier. Selon eux, une attaque des principaux stores de la ville ne pouvait tarder ; les mineurs en armes, ivres de boissons fortes et de colère, allaient tout mettre à feu et à sang.

Seul entre tous les employés de Brissot, don Fernandez, habituellement si pusillanime, ne paraissait pas abattu.

—Il faut nous défendre, disait-il en anglais, en saisissant un des fusils que Martigny venait de préparer ; ce n'est pas à nous, simples employés, que les mineurs en veulent ; je l'ai entendu dire partout... Mais si l'on s'en prend à notre cher patron, n'est-ce pas comme si l'on s'en prenait à nous ? Il est si bon, si généreux ! Ne sommes-nous pas comme ses enfants ?

Toutefois, cette exhortation ne semblait pas produire grand effet sur ses camarades.

—Si nous essayons de résister, dit l'un d'eux, nous serons tous massacrés.

—Et puis, que pouvons-nous faire, dit un autre, contre des milliers d'hommes ?

—Vous êtes des poltrons, reprit Fernandez avec une ardeur belliqueuse ; il y aurait de l'ingratitude à ne rien tenter pour l'excellent maître dont nous avons mangé le pain... Quant à moi, quand je devrais combattre seul à côté de M. Brissot et de M. Martigny, je ne les abandonnerais pas.

Et il se mit à charger son fusil avec affectation.

Brissot regarda le vicomte.

—Eh bien ! qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à voix basse.

—Hum ! trop de zèle... Ayons l'œil sur lui.

## XII.

### LA CATASTROPHE.

Alors on distribua fusils et pistolets aux gardiens du store avec les munitions nécessaires pour résister longtemps, et l'on assigna un poste à chacun

d'eux en cas d'attaque. Malgré cela, ils ne se montraient pas plus belliqueux et ne se gênaient pas pour dire à voix haute que cette résistance aboutirait seulement à les faire massacrer tous.

— « Qu'importe ? répondait Fernandez avec enthousiasme ; pouvons-nous abandonner lâchement notre maître ? Oui, le danger est grand, immense, inévitable, et selon toute apparence, nous succomberons ; mais nous mourrons du moins en gens de cœur, et nous aurons prouvé notre gratitude à notre digne patron... Hourrah donc pour M. Brissot ! »

Comme on peut croire, ces paroles ne relevaient pas les esprits abattus, et les hourras ne trouvaient que de faibles échos. Cependant Fernandez continuait de s'agiter d'un air empressé et proposait les plans les plus extravagants pour la défense des magasins. Martigny trouva un meilleur moyen de donner un peu de cœur aux futurs combattants ; il leur fit prendre un copieux repas sur les comestibles dont on était abondamment approvisionné, et il ne leur épargna pas le cognac dont la généreuse chaleur devait remonter de leur estomac à leur cerveau.

Le reste de la journée s'écoula ainsi et la nuit vint, sans apporter aucun changement dans la situation. Des groupes nombreux passaient encore de temps en temps devant le magasin, et des cris s'élevaient de ces masses confuses ; sauf ces rumeurs momentanées, on n'entendait aucun bruit alarmant dans la ville, quoique évidemment l'agitation durât encore. L'intérieur des galeries était plongé maintenant dans une obscurité complète et leurs défenseurs ne pouvaient plus se reconnaître qu'au timbre de la voix. Fernandez proposa bien d'allumer une bougie. Mais Martigny s'y opposa péremptoirement, sous prétexte qu'on pourrait les épier à travers les fentes de ce bâtiment de bois, mais uniquement parce que Fernandez avait désiré de la lumière.

Cependant, le jour était tombé depuis plus de deux heures et l'on commençait à croire que l'alerte serait vaine, quand des clameurs furieuses, bientôt suivies de plusieurs coups de feu, se firent entendre dans l'éloignement. On prêta l'oreille ; le bruit, loin de cesser, allait croissant.

— Hum ! nous y voilà ? dit Martigny.

— Mais ne vous semble-t-il pas, demanda Brissot avec émotion, que l'événement, quel qu'il soit, s'accomplit à l'autre extrémité de la ville ? Si les mineurs ont osé tenter un coup de main, ils auront craint sans doute de se hasarder dans notre quartier, si voisin du camp où se tiennent les soldats et les magistrats.

— Ne nous y fions pas, répliqua le vicomte ; mais qu'est-ce encore ? ajouta-t-il en prêtant l'oreille.

Les clameurs et les explosions d'armes à feu venaient d'éclater dans une autre direction, bien qu'elles n'eussent pas cessé dans la première.

— L'attaque a lieu simultanément sur plusieurs points, reprit le vicomte ; mon Dieu ! que ne donnerais-je pas pour savoir ce qui se passe !

— Eh bien ! débarrons la porte, proposa l'un des commis ; nous verrons l'état des choses et nous rentrerons à la première apparence de péril.

— Oui, oui, sortons, s'écrièrent les autres avec empressement.

Et ils s'élançaient déjà pour ouvrir la porte, comptant peut-être ne pas rentrer quand une fois ils seraient dehors. Brissot devina leur projet.

— Que personne ne bouge, dit-il avec fermeté, ne vous montrez pas et peut-être ne songera-t-on pas à nous... Cependant, Martigny, ajouta-t-il en s'adressant à son premier commis, je pense comme vous qu'il serait utile de savoir ce qui se passe.

— Attendez... j'ai un moyen, dit le vicomte.

Sur le toit du store s'élevait une sorte de lanterne destinée à donner un peu d'air et de lumière à l'intérieur ; elle dominait non-seulement le bâtiment, mais encore tous les alentours. Martigny plaça sur un comptoir, au-dessous de l'ouverture, la plus grande échelle à bras du magasin et il eut la satisfaction de reconnaître qu'elle atteignait la lanterne. Après avoir dit quelques mots à voix basse à Brissot, il gravit lestement les échelons, et du haut de cet observatoire improvisé, il put promener son regard sur une partie de la ville.

Le spectacle était lugubre et menaçant. La nuit était sombre : les édifices les plus élevés se détachaient comme des masses noires et confuses sur le ciel bleu foncé, parsemé d'étoiles. Les falots que certains marchands devaient entretenir dans les rues principales n'avaient pas été allumés, et excepté quelques lumières isolées brillant dans l'intérieur des habitations, une vaste étendue était plongée dans les ténèbres. En revanche, aux deux extrémités opposées de la ville, précisément dans la direction où les cris et les coups de fusils retentissaient sans relâche, commençaient à paraître, comme des phares sinistres, deux flammes rouges qui grandissaient de minute en minute et bientôt illuminèrent l'horizon. Evidemment il s'agissait d'un double incendie allumé par les mineurs, et les bruits tumultueux donnaient à penser qu'il y avait de ce côté des luttes acharnées et sanglantes.

Martigny, de son poste élevé, observait ces inquiétants détails ; le patron lui demanda d'un ton d'impatience :

— Eh bien ! que voyez-vous ?

Le vicomte ne répondit pas et s'empressa de descendre.

— Montez vous-même, dit-il.

Le négociant gravit les marches à son tour, tandis que Martigny veillait au pied de l'échelle. Après un moment d'examen, Brissot le rejoignit :

— Le feu est dans le quartier des Allemands et dans Melbourne-street, murmura-t-il ; toutefois, il n'y a pas un souffle d'air et il est facile de maîtriser un incendie au milieu de nos légères constructions... Le danger est encore loin de nous.

— Il peut se rapprocher ; avez-vous entendu quelque bruit autour du store ?

— Aucun, la tranquillité la plus parfaite règne dans cette partie de la ville.

— Tant pis.

— Vous dites...

— Je dis que ce calme n'est pas naturel ; j'aimerais mieux un peu d'agitation, un peu de vie dans le voisinage. Cela prouve du moins... Mais que diable fait-on là ? ajouta-t-il d'un ton différent.

Pendant que Martigny et Brissot étaient en observation sur l'échelle, les employés s'étaient mis à chuchoter avec vivacité ; mais par-dessus ces murmures, on avait entendu distinctement un bruit sec, comme celui d'un vase qui se brise, puis un liquide abondant avait paru se répandre sur le sol.

C'est moi, monsieur, répondit piteusement Fernandez au vicomte, et je crains bien d'avoir fait quelque gaucherie. Vous avez défendu qu'on eût de la lumière, et comme je marchais dans l'obscurité, le bout de mon fusil a rencontré... je ne sais quoi.

— Nous allons voir cela, répliqua Martigny en allumant la bougie.

Il s'avança, suivi de Brissot, vers l'endroit où se trouvait l'Espagnol. Dans cette partie du store étaient posées sur des planches, le long de la muraille, de grandes jarres de terre contenant de l'huile et des essences employées dans diverses in-

industries. Fernandez avait été si peu chanceux que son fusil avait heurté deux de ces jarres et les avait brisées ; le liquide inondait les marchandises empilées au-dessous et coulait par terre avec abondance.

—Maladroit ! dit Brissot en colère ; vous payerez le dégât... que cherchiez-vous de ce côté ?

—Mon Dieu ! patron, répliqua Fernandez tout confus, j'allais un peu au hasard, lorsque le pied m'a glissé, j'ai élevé mon fusil par prudence ; le canon a rencontré ces maudites jarres...

—Allons ! nous réparerons cet incident demain, s'il y a lieu, interrompit Martigny avec un accent singulier ; de grâce, monsieur Brissot, assurez-vous encore de ce qui se passe dans la ville.

Le négociant se hâta de retourner à l'échelle. Quant au vicomte, après avoir éteint la lumière, il saisit la main de Fernandez et la serra dans la sienne comme dans un étoupeur.

—Ainsi donc, *amigo*, dit-il en se penchant à son oreille, c'est de ce côté que commencera l'œuvre des incendiaires ? Véritablement les marchandises brûleront mieux, maintenant qu'elles sont imprégnées d'huile et d'essence !

L'Espagnol essaya vainement de se dégager et balbutia d'une voix étouffée :

—Je ne vous comprends pas... Mais lâchez-moi... vous me brisez le poignet.

—Je vous briserai bien autre chose, si j'acquiesce de nouvelles preuves de votre trahison... Marchez droit ou je vous tuerai comme un chien, je vous en avertis.

Il consentit enfin à laisser aller le commis, dont l'obscurité cachait la pâleur et l'effroi, et il revint à Brissot qui redescendait précipitamment les degrés de l'échelle.

—Un nouvel incendie vient de se déclarer, dit le négociant, et j'ai cru voir des gens se glisser dans l'ombre autour du store.

—Diable ! murmura Martigny.

Et il se mit en observation à son tour.

Brissot avait dit vrai : un troisième incendie, plus intense et plus rapproché que les autres, venait de s'allumer. A cette lueur pourprée, Martigny aperçut un certain nombre d'hommes qui entouraient le store en silence et semblaient se tenir en embuscade. Bientôt plusieurs de ces individus, portant des objets volumineux quoique légers, se détachèrent des groupes et gagnèrent la ruelle étroite où avait eu lieu précédemment une tentative criminelle. Le vicomte ne pouvait deviner quelle était leur intention ; de son poste élevé, il dominait le toit du store et les toits des magasins environnants, mais son œil ne pouvait plonger au fond du passage. Comme il cherchait à éclaircir ses soupçons, Brissot le rappela d'une manière pressante.

On entendait derrière la paroi qui longeait la ruelle, une espèce de frottement continu, comme si l'on eût accumulé extérieurement des branchages ou des corps légers de cette nature contre la cloison. Le vicomte eut alors l'explication de la circonstance qui lui avait d'abord paru mystérieuse, et il allait communiquer ses craintes à Brissot, quand un coup de sifflet retentit au dehors, puis les travailleurs inconnus demeurèrent immobiles comme pour attendre la réponse à leur signal.

Martigny saisit donc Fernandez au collet, lui appuya son revolver sur la poitrine et lui dit à l'oreille :

—Si vous bougez, vous êtes mort !

—Je... n'en ai pas la moindre envie, répliqua Fernandez qui tremblait de tous ses membres.

Un second coup de sifflet se fit entendre ; mais,

comme la première fois, tout demeura silencieux dans le store.

—Ils se sont sauvés ou ils sont endormis, dit alors une voix dans la ruelle, en langue espagnole : allons ! il faut en finir.

—Pas encore, répliqua une autre voix dans la même langue ; ils sont là dedans, j'en suis certain, et tu sais que nous avons à leur dire deux mots avant d'en finir. D'ailleurs, ne faut-il pas que « l'autre » nous fasse entrer ?

—*Demonio* ! reprit le premier interlocuteur avec impatience, nous n'avons pas de temps à perdre. Les policemen et les Maories ne sont pas tous occupés dans les autres parties de la ville... N'attendons rien de personne, c'est le plus sûr.

Et à travers les fentes de la cloison, une flamme brilla tout à coup.

Aucun doute n'était possible : on était cerné par des ennemis nombreux et ces ennemis se disposaient au pillage, à l'incendie, au meurtre peut-être. Aussi Martigny n'hésita-t-il plus ; repoussant Fernandez de toute sa force, il reprit son fusil, visa la partie de la cloison qui devait correspondre aux agresseurs et fit feu de ses deux coups.

Malheureusement, il n'avait pu prendre les mêmes précautions que dans une circonstance précédente ; aussi les balles coniques, au lieu de traverser les planches de la clôture, vinrent-elles s'amortir contre un tonneau de marchandises. De grands éclats de rires accueillirent du dehors cette tentative impuissante.

—Je vous disais bien qu'ils étaient dans le nid ! s'écria la voix que l'on avait entendue déjà ; à l'ouvrage donc ! Et que chacun garde bien son poste... Cette fois, nous aurons notre revanche !

On courait dans tous les sens autour du bâtiment, tandis que la flamme augmentait rapidement d'éclat dans la ruelle et qu'un pétilllement significatif commençait à s'élever du même point.

Bientôt, des coups précipités ébranlèrent la porte ; on eût dit de plusieurs haches qui, manœuvrées par des bras vigoureux, ne pouvaient manquer de faire bientôt voler en éclats cette fragile barrière.

—Par ici, mes amis, par ici tous ! s'écria Martigny en s'adressant à ses compagnons : tirez sur la porte ! allons ! voilà le moment... Nous aurons du moins la satisfaction d'abattre quelques-uns de ces scélérats.

Une décharge irrégulière eut lieu, mais sans produire aucun résultat apparent, car les haches continuèrent de frapper les planches qui déjà se fendaient du haut en bas. En revanche, un des tireurs du magasin devait être bien maladroit ou bien troublé par la peur, car sa balle effleura la joue de Martigny. Le vicomte, tout échauffé par le combat, ne s'en aperçut pas :

—Courage ! reprit-il avec enthousiasme, hâtez-vous de recharger les fusils... Et nous, mon cher Brissot, faisons feu de nos revolvers.

Le négociant et lui commencèrent en effet un feu roulant avec leurs revolvers ; mais quand les projectiles lancés par des armes de gros calibre n'avaient pas suffi pour repousser les assaillants, comment supposer qu'ils reculeraient devant ces inoffensives petites balles ? Aussi, les haches n'interrompirent-elles pas leur œuvre destructive et les ais de la porte, volant en éclats, laissaient déjà entrevoir la silhouette sombre des ennemis. Par malheur, les pistolets se trouvèrent bientôt vides.

(A CONTINUER.)

## LE TRESOR DE L'EMIGRÉ.

(Suite.)



Mais, reprit timidement Blanche, la politesse a des lois rigoureuses.—la tristesse n'est pas forcée d'être polie.—Encore le mot de tristesse, s'écria Mathilde avec une charmante expression de mutinerie. J'irai seule accompagner ma sœur, c'est convenu ; mais, en revanche, promettez-nous d'être aujourd'hui ce que vous étiez dans votre château de Normandie, affable, communicatif. Vous avez vos deux filles auprès de vous... que vous manque-t-il ?

—Admirablement raisonné ! dit le comte d'Espillac... Mathilde, pourriez-vous me donner une tasse de thé ? On se sent la tête lourde à demeurer ainsi cloué dans un fauteuil.—Pauvre cousin ! dit Blanche. Attendez, je vais vous servir. Toute la journée je veux avoir la direction du ménage ; Mathilde se reposera.—Incomparable enfant !... A propos, que devient le chevalier ?—M. Alexis de Melcieu ? Lui-même... Un joli garçon, qui a du cœur de l'esprit, et qui doit avoir du talent... Beaucoup.—J'aime à voir que vous lui rendez justice.—Pourquoi pas ? Il est si honnête, si bon !—Il y a trois semaines que nous n'avons reçu sa visite.—Il est donc très occupé ? dit Blanche.—Il est discret, reprit le comte en fixant sur la jeune fille un regard empreint de malignité. A-t-il achevé le portrait de la duchesse ?—Depuis quinze jours.—C'est fâcheux ; lady Blinton devrait lui en commander un autre.—Elle s'en garderait bien.—Est-ce qu'il ne l'a point flattée ?—Que vous êtes méchant !... La duchesse reçoit tant d'invitations qu'elle a peine à y suffire. Voulez-vous qu'elle s'astreigne de nouveau à donner séance à un peintre ?—Ainsi, le chevalier ne vient plus à l'hôtel ?—Non, mon cousin... Mais je l'ai aperçu plusieurs fois. Quand je sors avec la duchesse, il se trouve presque toujours dans Piccadilly.—Ce que c'est que le hasard ! dit gaiement M. d'Espillac.—Riez tant qu'il vous plaira, frondeur éternel... Je ne vous comprends pas.—Et Mathilde ? demanda le comte.—Ni moi non plus, dit celle-ci.

Et les deux jeunes filles passèrent dans une autre pièce pour échanger entre elles quelques confidences, après avoir eu soin de disposer une table de trictac sur laquelle le marquis et le comte engagèrent une partie.

Le soir était venu. La petite famille avait dîné, et jamais les somptueux festins d'autrefois ne lui avaient paru aussi délicieux que ce modeste repas ; mais à mesure que l'ombre descendait sur la ville et pénétrait dans la chambre où se trouvaient réunis les émigrés, ceux-ci se sentaient atteints d'une commune mélancolie. L'idée du départ, d'une nouvelle séparation, étreignait péniblement leur

cœurs. Dans la crainte de n'avoir plus le temps de se parler, ils avaient laissé tomber la conversation. Le terme de leur bonheur était trop proche, pour qu'ils pussent goûter ce bonheur sans amertume ni regrets. Mais une agréable surprise lui était réservée.

On sonna.

—Déjà ! dit Mathilde... — Déjà ! répétèrent le marquis et le comte.

Mathilde alla ouvrir la porte extérieure. Du dedans de l'appartement on remarqua qu'elle disait :—Oui, monsieur, toute ma famille est là.

—Qui donc nous rend visite à cette heure ? murmura M. de Livry d'un air mécontent.

—Et mais ! s'écria M. d'Espillac en le voyant paraître sur le seuil, c'est ce cher chevalier !

Blanche, tout émue, se souleva en inclinant la tête, pendant que le marquis tendait à Alexis de Melcieu une main que ce dernier pressa respectueusement. Mathilde était rentrée et avait allumé deux bougies, luxe qu'on ne se permettait qu'aux grandes occasions. Placés en face de la cheminée sur laquelle Mathilde avait posé les flambeaux, Blanche et le chevalier étaient en pleine lumière ; assis devant eux, le malin comte d'Espillac s'amusa à surprendre sur leur visage l'embarras ou la rougeur. Quant au marquis, il ne cherchait point à dissimuler la joie que lui faisait éprouver la visite d'Alexis ; il le gronda même d'avoir négligé ses amis, ses compatriotes.

Je craignais d'être indiscret, répondit de Melcieu.—Déjà nous vous trouvions oublieux, indifférent ; indiscret, vous ne le serez jamais.—Et je ne serai non plus jamais indifférent à votre sort.—Ah ça, dit le comte, le portrait de la duchesse est donc terminé ?—Hélas ! oui, monsieur.—De quel air me l'annoncez-vous ?..... Vous éprouviez apparemment un grand plaisir à retracer sur la toile les traits véritables de lady Blinton..... — Non, mais...

Il s'arrêta. Son regard rencontra celui de Blanche. Les deux jeunes gens baissèrent les yeux. Mathilde toussa légèrement.

—Oserai-je vous demander, mademoiselle, dit-il à Blanche, si la duchesse est satisfaite de son portrait ?

—Elle en raffole. Pendant plusieurs jours, elle allait de cinq en cinq minutes dans le salon. Hier encore elle m'a annoncé qu'elle engageait toutes ses amies à se faire peindre par vous.

—Je ne doute pas du mérite de l'ouvrage, dit M. d'Espillac ; mais je suis sûr que ma petite cousine l'a vanté avec cette éloquence du cœur dont elle possède le secret et qui ne nuit pas à ses amis.

—Serait-il possible, mademoiselle ! vous auriez vanté l'œuvre, et vous daigneriez honorer l'auteur de votre amitié ?... — Pourquoi pas, monsieur ? L'une est digne de mon admiration, l'autre de toute... mon estime.

—Allons ! s'écria en riant M. d'Espillac, voilà qui est tourné... Au moins nous autres émigrés n'avons-nous pas laissé en France la science du madrigal. Vous êtes rêveur, chevalier ?—Je songeais qu'il y a des choses bizarres..... Pendant



un mois entier, j'ai été chaque jour à l'hôtel de lady Blinton ; chaque jour j'ai vu mademoiselle, et c'est ce soir seulement qu'il m'a été donné de lui adresser la parole.—C'est vrai, dit Blanche ; mais qu'importe !... Je savais ce que vous pensiez, je lisais dans vos yeux une touchante pitié. J'ai eu confiance en vous, et ma confiance a été justifiée.

A partir de ce moment, la conversation, qui avait d'abord été contrainte, prit un tour aisé : elle fut transportée de l'autre côté du détroit.

—A propos, s'écria le comte (c'était souvent par ces deux mots qu'il entrait en matière), avez-vous, mon cher chevalier, entendu parler d'une romance française qui a beaucoup de succès à Londres, car les papiers publics en parlent avec éloges ?—Quel est le titre de cette romance ?

Le *Retour de l'Émigré*.—J'aime ce titre, dit le marquis... Que n'est-il une prophétie !

—Mon père, dit Blanche, je me procurerai cette romance, et à ma première visite, je vous la chanterai.—Tu me rendra bien heureux.—Mais, fit remarquer M. d'Espillac, nous pourrions l'entendre dès ce soir... —Comment ? demanda le marquis.—Sans doute ; l'auteur est ici.—M. de Melcieu ?—Lui-même... L'indiscrétion des journalistes a trahi son incognito.—En vérité, murmura le jeune homme, je suis désolé... —Pourquoi donc, chevalier ? dit le marquis ; n'est-il pas honorable de prêter ses inspirations à la cause du malheur ?

—Mathilde a une guitare, reprit M. d'Espillac, elle vous accompagnera. Je suis sûr que vous chantez à merveille.—J'ai peu de voix.—Assez pour nous faire plaisir.—Si vous le désirez, je n'hésite plus. Et prenant lui-même la guitare, dont il fit vibrer les cordes mélancoliques, le chevalier chanta ces strophes :

Manoir qu'habitaient mes ancêtres,  
Après l'exil je te revois ;  
Ton seuil s'ouvre à de nouveaux maîtres,  
Tes murs ont oublié ma voix...  
Et cependant avec ivresse  
Je retrouve ici dans mon cœur  
Ses ruines de ma jeunesse  
Et les débris de mon bonheur.

Voici le lac et le vieil arbre  
Qui laissait pendre ses rameaux ;  
Plus loin la naïade de marbre  
Qui trempait ses pieds dans les eaux ;  
Ces parterres voient sur leurs tiges  
Mille fleurs comme au temps passé :  
Seul au milieu de ces vestiges,  
Mon souvenir s'est effacé.

Que de fois mon coursier docile  
Courut vers les bois d'alentour !  
Et que de fois mon pied agile  
Gravit les degrés de la tour !  
Ma vie, hélas ! vient accablée  
Donner des regrets superflus  
A cette jeunesse écoulée,  
A tous ces biens qu'elle n'a plus.

O mes yeux, contemplez encore  
Le berceau de ces jours meilleurs ;  
Ici se leva votre aurore,  
Vous devez vous fermer ailleurs.  
A de vains rêves je me livre ;  
Loin de ces lieux il faut partir...  
Ah ! s'il m'est défendu d'y vivre,  
Du moins qu'on m'y laisse mourir !

Le dernier son s'éteignait au sein du profond recueillement des auditeurs, quand le bruit d'un carrosse vint tout à coup retentir. Blanche se leva spontanément. Mathilde prit son chapeau et couvrit ses épaules d'un mantelet noir. Il fallut abrégé des adieux pénibles : on se promit de se revoir le plus tôt possible, et les deux jeunes filles ne partirent pas sans avoir remercié le chevalier

des douces émotions que leur avait causées sa romance.

Dès qu'elles se furent éloignées, le comte prit congé d'Alexis et se retira dans sa chambre en traînant un peu le pied. Le marquis et le chevalier restèrent seuls.

M. de Livry se promenait à grands pas, le front baissé, indice certain de sa préoccupation. De temps à autre, il jetait quelques mots, sans savoir peut-être qu'il eut parlé : — Ces vers sont touchants, ... l'air est bien assorti ; ... mais le titre, le sujet est faux... — Comme cela, monsieur le marquis ?— Faux, vous dis-je mon cher chevalier... Est-ce qu'il est question du retour des émigrés dans leur patrie ?... Un retour, une patrie !... Rêves, chimères... La France nous a fermé ses bras... Nous mourrons tous avant que l'ingrate ait reconnu ses erreurs... Chantez les douleurs de l'émigré, ne chantez plus son retour.—Du courage, monsieur ; à côté de la foi et de la charité, Dieu a placé l'espérance —Espérer... Mais ne voyez-vous pas que ma fille chérie vient de s'éloigner, qu'elle va rentrer chez l'étrangère... J'étais si heureux !... Cette journée a passé comme un éclair... D'autres jours aussi beaux vous sont réservés ; M<sup>lle</sup> Blanche reviendra.—Quand il plaira à lady Blinton !... Et moi, en attendant, moi, pauvre vieillard, je pleurerai ici, je compterai les heures...—Quelque chose me dit que vos chagrins auront un terme. D'ailleurs, soyez juste envers la Providence : en vous retirant votre fortune, elle vous a laissé deux filles admirables de vertu et de dévouement. Il y a peu de pères plus riches que vous.—Doit-il me suffire de trouver dans mes filles un dévouement à toute épreuve ? Je serais bien égoïste si je ne songeais à l'avenir de ces enfants. En France, vingt gentilshommes sollicitaient déjà leur main ; ici, nul n'abaissera les yeux sur des jeunes personnes sans dot qui, du reste, ont trop de dignité pour vouloir se mésallier.—M. le marquis, en Angleterre comme en France, il n'est pas un gentilhomme qui ne fût fier de devenir votre gendre.—Vous ne connaissez pas la noblesse du cœur de Blanche et de Mathilde. Elles ne voudraient point apporter à un mari le fardeau de leur indigence... Et quand je pense que, sans ma fatale précaution, mes filles seraient d'opulentes héritières.—Que dites-vous ?—Chevalier, ... c'est un secret, ... un secret qui m'accable et dont cependant je ne fais confidence à personne. Ce secret, je vais vous le dévoiler, ... car je crois pouvoir compter sur votre honneur.—Parlez, mon nom vous répond de ma loyauté.—Sachez donc que je possède en France, que j'ai enfoui une somme considérable, ... un trésor.—Un trésor !—Un trésor ?... —Oui, des capitaux économisés depuis longtemps, les diamants de ma mère, ceux de ma femme... C'est aux premiers jours de la terreur... Tous les gentilshommes fuyaient ; une populace furieuse oubliant les bienfaits dont la noblesse l'avait comblée se ruait sur les châteaux et préludait au massacre par le pillage et l'incendie. La cruauté s'était, comme une fièvre contagieuse, emparée de ce peuple autrefois si renommé pour sa fidélité monarchique, pour ses vertus. La France s'était partagée en deux camps : d'un côté, l'honneur ; de l'autre, la barbarie. Longtemps je résistai aux supplications de mes amis, qui me pressaient de partir avec eux, de chercher au loin une autre patrie. Je tenais à ce sol, qui se déroba sous mes pieds... Que vous dirai-je ? J'attendis jusqu'au dernier moment. A mon tour, la révolution me mit hors la loi. Non seulement ma tête, mais celle de mes filles était menacée. S'il ne se fût agi que de moi, j'eusse bravé la mort... Mais Blanche, Mathilde, étaient si

jeunes ! Pauvres enfants, je songeai au sort affreux qui leur était promis... J'eus peur. A peine nous restait-il le temps de fuir ;... le vaisseau qui nous attendait devait mettre à la voile le lendemain matin. Il fallait nous diriger vers le rivage sans affectation ; je ne pouvais emporter de bagages,.... cela eût éveillé les soupçons.... D'ailleurs, par un reste d'aveuglement, de bonne opinion de mes concitoyens, j'étais persuadé que les crimes révolutionnaires seraient de courte durée ; j'espérais pouvoir revenir en France au bout de quelques mois.... Je mis un peu d'or dans mes poches... Mais, comme je vous l'ai dit, je réunis au fond d'un coffret tout ce que je possédais de plus précieux. Alors...

Ici le marquis s'arrêta et parut rassembler ses souvenirs.—Ators, reprit-il, j'écartai les domestiques pour n'être vu de personne, et je me rendis dans le salon. Là, s'éleva une vaste cheminée gothique soutenue par deux cariatides. Derrière l'une de ces statues se trouve un bouton de cuivre faisant à peine saillie et brun comme le bois de chêne dans lequel il est fixé. En le poussant on ouvre une armoire inconnue de tous et qu'un de mes amis fit pratiquer, au temps du Cardinal de Richelieu, pour y cacher des papiers très importants et de nature à le compromettre. Ce fut dans cette armoire que je plaçai mon trésor ; ... puis j'allai me jeter tout habillé sur mon lit, afin de prendre un peu de repos. Attendez... Est-ce tout ? Il me semble que j'oublie quelque chose.... Le lendemain nous partîmes... Nous ne sommes pas revenus,.... et j'ai perdu la fortune de mes enfants... Oh ! se dire qu'on a enfoui un trésor, se dire qu'on a quelque part plus de trois cent mille livres, et qu'on traîne à l'étranger une existence misérable, entre deux pauvres anges voués à des travaux ingrats ! Qui sait si les privations et l'ennui ne les dessècheront pas dans la fleur de l'âge. Et j'aurai fait leur malheur, et je ne pourrai pas les pleurer sans qu'un remords se mêle à mes larmes... O chevalier, il faut être père pour comprendre ces angoisses, ces déchirements du cœur.

—Monsieur le marquis, si ce trésor vous était rendu, si vous pouviez dans l'avenir doter vos filles et leur faire reprendre leur rang, tous vos vœux seraient comblés, n'est-il pas vrai ?—Je n'aurais plus rien à demander au ciel.—Et croyez-vous que ce trésor soit encore à la place où vous l'avez posé ?—Je le crois. Le vicomte d'Amblezies, mon voisin de campagne, qui n'a émigré que tout récemment, m'a appris que les dévastateurs avaient jusqu'ici respecté mon château.—Dieu soit loué ! s'écria le jeune homme d'un air inspiré.—Mais à quoi bon les questions que vous m'adressez ? Quand un mal est incurable, n'est-ce pas folie que d'y chercher un remède ?—Monsieur, votre trésor vous sera rendu, ou bien... je serai mort.—Que signifient ces paroles ? Je ne vous comprends pas.—Je dis... que demain je partirai pour la France.—Vous, mon ami ! Mais c'est courir au devant du supplice.—Il n'importe..., ma résolution est arrêtée. Vous ne savez donc pas que je suis orphelin, que je n'ai à aimer que votre famille... Eh bien ! pour le bonheur de votre famille, je suis décidé à risquer ma vie.—Non, je ne consentirai pas à cette entreprise insensée, je n'accepterai pas un tel dévouement.

Et en parlant ainsi, le marquis pressait avec émotion Alexis entre ses bras.—Celui-ci se dégagea doucement, et, près de sortir, il dit d'une voix grave :—Monsieur le marquis, vous essaieriez vainement de me dissuader. Demain un vaisseau m'emportera vers la France. Si je ne suis pas de

retour dans quinze jours au plus tard, alors... priez pour moi !

## IV.

Un petit bâtiment de commerce anglais, ayant son chargement pour l'île de Jersey, avait quitté Douvres deux jours après la conversation du marquis et du chevalier ; il avait tenu le milieu du canal afin d'éviter la rencontre de quelque navire français, puis avait doublé le cap de la Hogue. Un jeune homme descendit dans le canot que quatre vigoureux rameurs firent voler jusqu'à la côte ; là le passager sauta lestement à terre, et dit en langue anglaise aux matelots : " Ici, dimanche matin, à la même heure. " Le canot s'éloigna ; Alexis de Melcieu, car c'était lui, resta seul sur la plage.

Divers sentiments se partageaient son cœur. Il éprouvait ce bien être, cette émotion qu'inspire le retour au pays ; c'était avec enivrement qu'il respiraient l'air de la France ; mais, à côté de cette sensation délicieuse, venait se placer l'idée d'une tâche ardue, et qu'une faveur toute particulière du ciel pouvait seule lui permettre d'accomplir. A la vue de ces grèves mélancoliques, de ces prairies qui dessinaient au loin leur verte ceinture, et de Granville, la cité industrielle encore endormie au bruit de la mer, Alexis songeait non sans amertume que toute cette belle contrée était devenue la proie de possesseurs féroces, qui avaient remplacé l'abondance par la misère, la douce tranquillité par la guerre civile et le désespoir.

Un costume de colporteur forain déguisait la qualité du chevalier. Ce costume se composait de guêtres en cuir serrées au dessus du genou, d'une veste ou carmagnole brune avec une ceinture, de culottes amples en toile rayée et d'un mauvais chapeau de feutre gris. Un havresac garni de mouchoirs, d'indiennes, de petits couteaux, de tabatières, de miroirs et autres menus objets, étaient fixés sur les épaules d'Alexis par une forte courroie. Ce qui avait déterminé le chevalier à se transformer ainsi en colporteur, c'est qu'un émigré de ses amis lui avait donné une *passé* signée d'un an auparavant par les autorités de Honfleur pour le nommé Joseph Hugues, paysan dévoué à cet émigré, qui avait pu lui-même, sous le déguisement pris par Alexis, se dérober à un mandat d'arrestation. Muni de ce papier, prêt à tout risquer, ayant devant les yeux l'image de la charmante Blanche de Livry, le chevalier s'achemina d'un pas ferme vers Granville, où il voulait passer la journée ; car son intention était de n'arriver au château du marquis que vers le soir, afin d'y demander l'hospitalité, si par hasard cette demeure seigneuriale était occupée.

A peine avait-il fait une demi-lieue, qu'il rencontra deux hommes qui, à l'aide d'une espèce de râteau, râclaient la surface du sable et formaient des meules ou *moies* d'où le sel devait être ensuite extrait. Il s'approcha d'eux, et, prenant l'accent trainard d'un paysan, lia conversation ; car ne pas leur parler eût été une imprudence. D'ailleurs il n'était pas fâché d'obtenir des renseignements.

—Citoyens, dit-il, vous êtes à la besogne de bien bonne heure ?

L'un de ces hommes regarda de côté le nouveau venu d'un air de farouche méfiance, et répondit tout en continuant à râcler le sable :—Ce n'est pas impossible... il fait beau temps, on en doit profiter... Mais toi, tu ne t'es pas mis trop tard en route ?—Je viens du Mont-Michel.—Et tu vas ?—A Granville.—Quoi faire ?—Tu es curieux, dit en riant Alexis ; mais il n'y a pas plus de mystère dans ma conduite

que dans mon sac ; je vais compléter ma balle, m'approvisionner de mouchoirs à carreaux.

—Il paraît que tu es content du négoce, dit l'autre homme en déposant son râteau, et tirant de sa poche une petite pipe bien noire ; car tu n'engendres pas la mélancolie ?—Eh ! mais assez content.... Depuis que nous sommes délivrés des aristocrates, le pauvre peuple est libre de vendre et d'acheter comme bon lui semble.... Camarade, veux-tu du tabac frais ? j'en ai toujours pour les amis.—Volontiers. Est-ce que tu ne fumes pas ?—Non.... ça m'est défendu à cause de la faiblesse de ma poitrine.

Les deux paysans partirent d'un éclat de rire.

—Dis donc, Claude, s'écria le premier qui avait parlé à Alexis, c'est curieux un colporteur qui a la poitrine faible... On peut se permettre ces bêtises-là quand on est marquis ;.... mais un citoyen français, un ami de la chose publique, un homme enfin doit fumer.

—J'ai, répliqua Alexis, un autre moyen de me rétablir les forces ;.... voilà une gourde qui contient une eau-de-vie du temps de mon grand-père. Goûtez-moi ça !

Ils ne se firent pas prier. Cette libation les mit en belle humeur. Tous trois s'assirent sur le sable et continuèrent la conversation, tandis que le soleil s'élevait du sein de la mer et dorait les flots de magnifiques reflets.

—Pensez-vous, citoyens, dit le chevalier, que ma vente sera bonne dans ce pays ?—Tu ne connais donc pas l'endroit ? répondit Claude ; depuis que nous avons mis la main sur les biens des ci-devant, nous ne manquons pas d'argent.—Ah ! tu es riche, toi, comme un ex-noble.—Non,.... je n'y ai pas gagné un sou de plus.... Mais c'est égal, je suis satisfait.—Et de quoi ?—De ce qu'on a supprimé ces seigneurs qui s'engraissaient des sueurs du peuple.—C'est vrai, dit Alexis, en affectant la naïveté ; ils n'ont pas été remplacés.... Personne, à présent, n'accapare plus la fortune publique.—Personne ! s'écria le second paysan.... Et, quand par hasard un ex-marquis se laisse prendre, la *manivelle nationale raccourcit* bien vite.—C'est, dit le chevalier, le seul moyen d'en finir avec ces gens-là, qui ont l'infamie de ne pas aimer la république.—Il y en a un, dit Claude, qui a eu raison de se sauver,.... car il aurait sauté le pas.—Ah ! qui donc ?—Tu ne peux pas le connaître, puisque tu n'es point du pays. C'est un vieux coquin qui s'appelle le ci-devant marquis de Livry.... chacun le détestait.—Il était donc l'ennemi du peuple ?—Je ne sais pas...mais il avait des terres en quantité ; il donnait à ses semblables des fêtes où l'on se gaudissait des semaines entières... Pour humilier l'amour-propre des citoyens, il répandait des aumônes à droite et à gauche... le scélérat ! Oh ! si j'avais mis la main sur lui...—Tu ne t'es pas dédommagé en brûlant son château ?—Non, et j'en ai du regret. A présent c'est une propriété nationale.—Dites donc, est-ce que le soleil ne vous semble pas un peu vif ? Si vous avez terminé votre ouvrage, nous ferons bien de gagner la ville.—Nous en avons encore pour deux heures.—Alors il faut que je vous quitte ;.... mais je compte vous revoir. Indiquez-moi un endroit où les voyageurs mangent à bon marché.—En entrant sur le port, à l'enseigne des *Enfants de la Patrie*, chez la citoyenne Fallioux—Vous m'y retrouverez.

Alexis quitta les paysans ravis de leur nouvelle connaissance, et il s'achemina vers Granville en chantant un vieil air populaire. L'habileté avec laquelle il avait pris la voix et l'allure normande eût défié le plus fin observateur. Décidé à mourir ou à parvenir au but de ses vœux, il puisait dans

sa résolution cette assurance et ce sang-froid nécessaires à la réussite d'une entreprise de ce genre. Plus d'une fois son cœur se serra en présence du spectacle qu'étalait la révolution : les églises de la ville ne se montraient plus que fermées ; cette population de pêcheurs, qui jadis plaçait ses barques et son espoir sous l'invocation de Marie, l'étoile de la mer, la patronne des marins, se risquait maintenant sur l'Océan sans prières, sans foi chrétienne. Des municipaux farouches, au visage aussi grossier que leur costume, exerçaient partout une surveillance despotique. Pas un regard n'exprimait la joie ; les petits enfants seuls avaient le rire sur les lèvres..., et combien parmi eux devaient être orphelins de par la loi de l'égalité ou de la mort !

Cette journée parut longue au chevalier ; elle offrit un incident qui eût pu, dès le début même, ruiner les projets d'Alexis. Dans un lieu public il se trouva un véritable colporteur qui se mit à considérer très attentivement son prétendu confrère.—C'est étonnant, disait-il, je ne connais pas celui-là... Et pourtant je puis me vanter d'avoir la mémoire bonne.

Alexis avait parfaitement entendu les propos de cet homme ; il paya d'audace :—Tu ne me connais pas ? cria-t-il de sa place ; ça te serait difficile ! Je ne fais le métier que depuis un an... — Tu vivais donc de tes rentes, autrefois ?—Non ; mais je possédais un bout de terre... qui m'a été pris par l'intendant du seigneur de mon endroit... J'ai été victime d'un procès.—Oh ! s'écria le colporteur, voilà comme les ci-devant avaient acquis tant de biens. Est-ce que tu comptes rester à Granville ?—Non ; mon intention est de pousser ma vente jusqu'à Coutances, où je veux chercher un cousin... — Bonne chance, alors, dit le colporteur ; et élevant son verre :—Trinquons en camarades .. A la nation !

Un homme portant sur l'épaule sa veste et une pelle de bois parut à l'entrée du cabaret où se passait cette scène. C'était Claude, le râcleur de sable.—Hé ! dit-il, est-ce que vous n'attendez pas les amis ?

Le chevalier vit avec plaisir arriver sa connaissance du matin, il n'était pas fâché de recevoir publiquement des témoignages de fraternité de la part d'un habitant de la ville. Aussi la rude poignée de main que Claude vint donner à Alexis rendit-elle celui-ci populaire dans l'esprit des assistants. Le soin qu'eut le chevalier de commander une vaste gibelotte accompagnée d'un plat de poissons et d'une raisonnable quantité de pots de cidre, acheva de lui concilier les bonnes grâces de ses compagnons. Ceux-ci, constamment occupés à remplir et vider leurs gobelets, ne s'apercevaient point qu'Alexis évitait de suivre leur exemple.

Le soir étant arrivé, le chevalier se leva en prétextant la nécessité de continuer son voyage et le désir qu'il éprouvait d'être à Coutances le lendemain matin.—Je suis, dit-il, un marcheur de nuit ; par ce temps de grandes chaleurs, le pauvre porteballe n'a pas de pire ennemi que le soleil.

—Puisque tu veux absolument partir, dit à son tour Claude, je t'accompagnerai ; si tu ne connais pas la route, fie-toi à mon expérience, je parcourrais le pays un bandeau sur les yeux.

Loin que cette proposition lui déplût, le chevalier l'accueillit avec empressement, car il comprenait la nécessité d'avoir dans un patriote de l'endroit un passeport vivant. Une heure après, sur le haut d'une colline, apparut à ses regards un bâtiment de forme gothique flanqué aux quatre angles de tourelles crénelées. Cet édifice, noirci par le temps, s'élevait majestueusement du sein d'une épaisse

ceinture de feuillage. Une longue allée d'ormes séculaires conduisait à la porte principale ; une belle grille, dont chaque barreau avait été surmonté d'une fleur de lys dorée, laissait apercevoir la façade ; au haut des deux coins du mur d'enceinte attendant à cette grille, se trouvaient des lions en pierre soutenant l'écusson de la maison de Livry : des paysans s'étaient amusés à briser l'écusson, ils avaient fait également disparaître les fleurs de lys. En approchant de l'antique demeure seigneuriale, le chevalier ne put s'empêcher de faire tristement la comparaison du passé avec le présent. A voir ce château enveloppé d'ombre et de silence, veuf de ses anciens maîtres, il lui sembla qu'un siècle tout entier se fût écoulé depuis le commencement de la révolution. Il se demandait comment les dévastateurs avaient pu laisser debout un monument de la splendeur d'autrefois, vestige glorieux qui, par sa grandeur, accusait la barbarie et l'impuissance du présent. Un prétexte lui était nécessaire pour s'arrêter au château ; la nécessité lui suggéra une ruse : il feignit de s'être heurté le pied contre une grosse pierre et se laissa tomber. Claude se hâta de lui tendre la main.

—Est-ce que tu t'es blessé ? demanda-t-il.— Non, mais je boite un peu ; en outre, je me sens fatigué : il me serait difficile d'aller plus loin.... Crois-tu que l'on m'accorderait l'hospitalité dans cette maison que j'aperçois là-bas ?—Au château du ci-devant Livry ?... Pourquoi pas ? c'est un bien national.— Il est sans doute habité ?...—La commune y a mis comme gardien, un vieux patriote, Jérôme Brideau ; c'est un brave qui s'est signalé dans les dernières batailles contre Cobourg, et qui a laissé un bras en Belgique. Viens ; sur ma recommandation tu seras bien reçu.

Quand ils furent devant la grille, Claude tira fortement une corde attachée à une très-grosse sonnette. Pendant dix minutes au moins, personne dans le château ne donna signe de vie, et lorsqu'enfin une voix aigre fit entendre ces mots :

—Qui est là ?

—Moi, Claude Pingret.

—J'y vais.

Des pas retentirent sur les feuilles sèches qui jonchaient l'allée.

(A CONTINUER.)

## LA NYMPHE DE LA FONTAINE.

### LÉGENDE ALLEMANDE.



trois lieues derrière Dunkspeid, en Suabe, s'élevait jadis un antique château appartenant à un vaillant chevalier, nommé Wackermann Uhlfinger, la terreur des villes confédérées de la Suabe ainsi que de tous les voyageurs, qui, en payant, n'avaient pas obtenu de lui un *laisser-passer*. Lorsque Wackermann avait endossé sa cuirasse, s'était couvert de son casque, avait ceint son épée et chaussé ses éperons d'or, c'était un homme sans pitié, qui, se fiant à la trempe de son épée, ne reconnaissait d'autre loi que celle du plus fort. Au cri : *Wackermann arrive !* la terreur se répandait dans toute la Suabe ; les gardiens placés en haut des tours donnaient, avec leur cornet, le signal de détresse. Le peuple se réfugiait dans les villes fortifiées. Il vengeait de la manière la plus cruelle une légère offense, et avait fait un mauvais parti à plus d'un de ses compagnons d'armes.

Mais cet homme si redouté, lorsqu'il avait le casque en tête et la dague au côté, était, dans son castel, doux comme un agneau, hospitalier comme un arabe, tendre mari et bon père. Son épouse était bienfaisante, honnête envers tout le monde, vertueuse et sans pruderie ; elle aimait sincèrement son mari et lui était fidèle ; elle donnait tous ses soins à bien conduire sa maison ; lorsque Wackermann était en course, on ne la voyait pas

à la grille jeter ça et là ses regards curieux ; mais alors elle garnissait sa quenouille d'un lin plus brillant que la soie, et la faisait tourner d'une main agile. Elle était mère de deux filles qu'elle élevait avec soin. Si quelque chose troublait son repos, c'était l'idée que Wackermann s'enrichissait par des biens mal acquis. Elle désapprouvait, au fond du cœur, un brigandage sanctionné par l'esprit du siècle, et ne ressentait aucun plaisir à voir étaler devant elle les plus riches étoffes relevées d'or et d'argent. A quoi me servent, disait-elle souvent, toutes ces parures trempées des larmes des malheureux ? Remplie de compassion pour ceux qui avaient été dépouillés de leur bien, elle jetait dans ses coffres tous ces présents pour ne plus les en retirer. Les infortunés qui tombaient entre les mains de Wackermann étaient l'objet de sa pitié ; souvent, par ses prières elle obtenait leur liberté et leur donnait les moyens de continuer leur route.

Au pied de la colline sur laquelle s'élevait le château, était une grotte où coulait une abondante fontaine. Suivant la tradition, cette grotte était habitée par une naïade qui, dans des circonstances graves, apparaissait dans le château. En l'absence de son mari, soit qu'elle quittât les sombres murs du château pour respirer un air plus frais, soit qu'elle en sortit pour faire en cachette quelque acte de bienfaisance, la châtelaine dirigeait sa promenade solitaire vers cette fontaine ; c'est là qu'elle accueillait les pauvres ; à certains jours fixés, non-seulement elle y faisait aux malheureux la distribution de sa desserte, mais elle poussait même l'humilité et la charité chrétienne aussi loin que la sainte landgrave Elizabeth, qui lavait de ses royales mains le linge des mendiants près de la fontaine qui aujourd'hui porte son nom.

Un jour, Wackermann s'était mis en campagne avec ses cavaliers, pour attendre, dans une embuscade, les marchands qui revenaient de la foire d'Augsbourg, et il tardait à rentrer plus qu'à l'ordinaire. Sa tendre épouse s'imagina qu'il était arrivé quelque accident funeste à son mari : elle le voyait mort ou au pouvoir de ses ennemis. Depuis plusieurs jours elle se consumait dans la douleur, le repos fuyait loin d'elle, de temps en temps elle criait au nain, commis à la garde de la tourelle ; Petit-Jean, entends-tu quelque bruit dans la forêt ? Vois-tu la poussière s'élever en tourbillons ? Wackermann arrive-t-il ? Mais Petit-Jean répondait avec tristesse : Je n'entends aucun bruit dans la forêt, aucun tourbillon de poussière ne s'élève, je ne vois pas flotter un seul panache. La châtelaine apercevant l'étoile du soir briller au firmament et la pleine lune verser sa lumière argentée sur les montagnes de l'ouest, se couvrit de sa mante, sortit du château par la poterne qui donnait sur le bois de hêtres, et dirigea ses pas vers sa fontaine favorite, afin de s'y livrer, dans le silence de la nuit, à ses tristes pensées. Ses yeux étaient inondés de larmes, et sa bouche exhalait des plaintes qui se mêlaient au murmure des ondes.

Lorsque Mathilde s'approcha de la grotte, il lui sembla qu'une ombre légère voltigeait à son entrée ; mais comme son cœur était oppressé, elle fit peu d'attention à cet objet ; elle crut qu'un reflet des rayons de la lune avait abusé ses yeux. Mais lorsqu'elle s'approcha davantage, le fantôme blanc parut se mouvoir et lui fit signe de la main. Elle frissonna, mais ne prit pas la fuite, et s'arrêta pour le contempler. Elle pensa que la femme blanche était la nymphe de la fontaine ; cette apparition annonçait quelque événement important dans sa famille. Songeant aussitôt à son époux, elle arracha les boucles de ses cheveux plus noirs que l'ébène. O jour de malheur ! s'écria-t-elle. Wackermann ! tu as péri sous les coups de tes ennemis ! les ombres de la mort t'environnent ! je suis veuve ! nos enfants sont orphelins ! Pendant qu'elle se tordait les mains avec douleur, elle entendit une voix harmonieuse qui sortait de la grotte ; Mathilde, sois sans appréhension, je ne t'annonce aucun malheur, approche-toi avec confiance : je suis ton amie et je désire m'entretenir avec toi. La noble châtelaine trouva les discours de la nymphe si peu faits pour inspirer la crainte, qu'elle ne balança pas à se rendre à son invitation ; elle entra dans la grotte, la nymphe lui présenta cordialement la main, l'embrassa sur le front, s'assit avec elle, et lui parla ainsi : Chère mortelle, soit la bienvenue dans ma demeure, ton cœur est pur comme l'onde de ma fontaine, et c'est pour cela que les puissances invisibles te sont favorables. Je vais t'informer des événements de ta vie, c'est la seule faveur que je puisse t'accorder. Ton époux n'est pas mort, et avant que le coq ait salué l'aurore par ses chants, tu le serreras dans tes bras. Ne crains pas de pleurer sur son cercueil, le flambeau de la vie doit s'éteindre avant le sien ; mais auparavant tu prodigueras tes caresses maternelles à une fille, qui, née à une heure notée dans le livre des destins, aura en partage la bonne et la mauvaise fortune, selon que la balance qui règle son sort s'inclinera à droite ou à gauche. Les constellations ne lui sont pas contraires, mais une opposition ennemie privera cette orpheline du bonheur de recevoir les soins de sa mère.

Lorsque la noble châtelaine apprit que la fille qu'elle devait mettre au monde serait privée des soins maternels, elle se livra à une profonde tristesse et versa des larmes amères. La Nymphe fut

touchée de sa douleur. Ne pleure pas, lui dit-elle, je servirai de mère à ton enfant, je lui prodiguera<sup>1</sup> les soins que le destin t'empêche de lui donner, mais sous la condition que tu me nommera sa marraine, afin que j'aie part à elle. Souviens-toi que si tu veux me confier ta fille, elle doit me rapporter le présent que je lui ferai le jour de son baptême. Mathilde accéda à cette demande ; la nymphe ramassa un petit caillou rond et poli, et le donna à la châtelaine, lui enjoignant de le faire jeter dans la fontaine par une servante fidèle afin de l'inviter au baptême. Mathilde promit d'observer fidèlement tout ce que lui ordonnait la Nymphe. Elle retourna au château ; la naïade rentra dans la fontaine et disparut.

Peu d'instant après le retour de Mathilde, le nain fit retentir son cornet au haut de la tourelle, et Wackermann entra dans la cour du château plein de vie et de santé et suivi de ses cavaliers chargés de butin. Une année après la noble châtelaine s'aperçut qu'elle était grosse ; elle en informa son mari, qui reçut cette nouvelle avec la joie la plus vive, espérant avoir un héritier. Cependant Mathilde était fort embarrassée de savoir comment elle s'y prendrait pour avoir la naïade pour marraine ; car elle ne voulait pas faire part à son époux de l'aventure de la fontaine.

Sur ces entrefaites un chevalier, que Wackermann avait offensé, lui envoya un cartel. Wackermann se prépara au combat ; lorsque, sur le point de partir, il fit, selon son habitude, ses adieux à Mathilde, celle-ci lui demanda où il allait ; elle insista même, contre son ordinaire, pour apprendre quel ennemi il avait à combattre ; et lorsque Wackermann lui fit avec douceur des reproches de sa curiosité, elle se couvrit le visage, et se mit à pleurer amèrement. Le chevalier fut touché de la douleur de sa femme ; mais il monta à cheval sans dire un seul mot, courut au lieu du rendez-vous, tua son adversaire après un combat opiniâtre, et rentra triomphant dans son château.

Mathilde lui fit les plus tendres caresses, mais elle l'accabla aussi de questions, et ne négligea aucune de ces petites ruses si familières aux femmes, pour apprendre quelle aventure il venait de mettre à fin. Wackermann fit la sourde oreille et s'écria d'un ton railleur : O Ève ! tes filles ne sont pas dégénérées. Il n'en est pas une qui ne soit disposée à cueillir le fruit défendu. Excusez, cher époux, répondit Mathilde, je crois que les hommes ont leur bonne part dans l'héritage d'Ève. Toute la différence que j'y vois c'est qu'une femme fidèle à ses devoirs n'a, ni ne doit avoir rien de secret pour son mari. Je parie que, si j'étais capable de vous cacher quelque chose, je n'aurais ni paix ni trêve que vous ne sussiez mon secret. Et moi, répondit Wackermann, je vous donne ma parole que vos secrets me sont absolument indifférents ; il ne tient qu'à vous de me mettre à l'épreuve. C'est là que Mathilde voulait l'amener. Eh bien ! lui dit-elle, vous savez que je suis sur le point d'accoucher ; si je mets au monde un enfant bien portant, je me réserve de choisir l'une de ses marraines. Je porte une affection toute particulière à une amie que vous ne connaissez pas ; je demande que vous ne m'interrogiez jamais pour apprendre qui elle est, d'où elle vient, ni quels lieux elle habite. Si vous me promettez sur votre honneur de chevalier de consentir à ce que je propose, et si vous tenez parole, j'avouerai que j'ai perdu ma gageure et je confesserai hautement que l'esprit de l'homme est infiniment élevé au-dessus de la faiblesse de la femme. Wackermann fit à Mathilde promesse

qu'elle lui avait demandée, et celle-ci s'applaudit du succès de sa ruse.

Peu de jours après, elle accoucha d'une fille ; et, quoique le père eût beaucoup mieux aimé que ce fût un garçon, il monta à cheval sans témoigner la moindre humeur, et alla inviter au baptême ses voisins et ses amis. Ils se rendirent tous au château le jour indiqué. Lorsque l'accouchée entendit le roulement des voitures et le hennissement des chevaux, elle appela sa suivante et lui parla ainsi : Prends ce cailloux, jette-le, sans dire un mot, pardessus ta tête dans la fontaine. La suivante remplit l'ordre de sa maîtresse ; et avant qu'elle fût rentrée, une inconnue parut dans le salon, et salua, avec autant de modestie que de grâce, les chevaliers et les dames qui y étaient assemblés. Lorsque l'enfant fut présenté et que le prêtre s'avança près du bassin, elle prit la première place parmi les parrains. Chacun se rangea avec cette condescendance que l'on a pour une étrangère, l'inconnue prit l'enfant dans ses bras et le présenta sur les fonts. Tous les yeux étaient fixés sur elle ; sa beauté égalait sa modestie et la richesse de sa mise : elle était vêtue d'une robe de soie bleu d'eau, à manches tailladées, doublée de satin blanc, et couverte de plus de perles et de pierres précieuses que la vierge de Lorette ne l'est le jour de sa fête. Un saphir retenait dans ses cheveux arrangés avec art son voile transparent, qui, en retombant du sommet de sa tête jusque sur ses pieds, semblait envelopper toute sa personne d'un nuage léger ; le coin de ce voile était aussi humide que s'il venait d'être trempé dans l'eau.

L'apparition inattendue de l'étrangère causa tant de distraction à tous les parrains, qu'ils oublièrent de donner un nom à l'enfant ; le prêtre l'appela *Mathilde* du nom de sa mère. Le baptême fini, on rapporta l'enfant à l'accouchée, et tous les parrains le suivirent pour faire leurs félicitations à la mère, et le cadeau d'usage au nouveau-né. Mathilde parut un peu frappée à l'aspect de l'inconnue : probablement que l'exactitude de la nymphe lui causait de l'étonnement. Elle jeta à la dérobée un coup d'œil sur son époux, qui lui répondit par un sourire inexplicable, sans avoir l'air de faire la moindre attention à l'étrangère. Une pluie d'or versée par les mains libérales des parrains se répandit sur le berceau. L'inconnue s'approcha la dernière et trompa l'attente de tous les assistants. Chacun s'attendait à ce qu'une marraine aussi brillante donnerait un bijou d'un grand prix ou une médaille extrêmement rare, surtout lorsqu'on lui vit déployer avec beaucoup de précaution un mouchoir de soie ; mais elle n'en tira qu'une petite boîte en bois, en forme de pomme ; elle mit avec une grande solennité ce cadeau sur le berceau de l'enfant, embrassa sa mère sur le front d'un air fort amical et sortit de l'appartement.

Le mesquin présent de l'inconnue fit naître dans l'assemblée un chuchotement qui bientôt dégénéra en un rire ironique. Mais comme le chevalier et son épouse gardaient le silence, les mauvaises langues furent forcées de se taire. L'étrangère ne reparut plus, et personne ne put dire ce qu'elle était devenue. Nous avouerons que Wackermann, sans en convenir, fut très curieux de savoir quelle était cette mystérieuse marraine qu'à tout hasard on appelait la dame au voile humide, vu que personne ne savait son nom. Mais montrer la faiblesse d'une femme curieuse, violer la parole de chevalier qu'il avait donné à Mathilde ! telles étaient les considérations qui lui liaient la langue toutes les fois qu'il était tenté d'adresser quelques questions à sa moitié, il se flattait cependant de la connaître un jour, et en cela il comptait sur le caractère

féminin. L'événement prouva qu'il s'était bien trompé, car Mathilde garda son secret au fond de son cœur avec autant de soin qu'elle tenait serrée dans sa cassette la boîte de bois, présent de la mystérieuse marraine.

La prophétie de la naïade s'accomplit avant que l'enfant pût se passer de ses lisières. Mathilde tomba malade et mourut sans avoir le temps de disposer, selon les intentions de la nymphe, de la petite boîte de bois en faveur de sa fille. Au moment de sa mort, Wackermann se trouvait à Augsbourg à un tournoi, dont il revint rapportant un prix décerné par l'empereur Frédéric. Lorsque le nain, commis à la garde de la tourelle, vit son maître s'approcher du château, il fit retentir son cornet, suivant l'usage ; mais il n'en tira pas, comme à l'ordinaire, des sons propres à ranimer la gaieté, et il ne fit entendre que des accents lugubres. Wackermann se sentit le cœur serré et dit en se retournant vers ses cavaliers : Petit-Jean ne nous annonce rien de bon ; il me semble entendre les cris du funèbre hibou. Les cavaliers furent saisis de crainte, ils jetèrent sur leur maître des regards où se peignait la tristesse, et l'un d'eux répondit : J'entends des sons funèbres ; Dieu nous préserve de malheur ; quelqu'un est mort dans le château. Wackermann enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et les étincelles jaillirent sous les pas du rapide coursier. Le pont-levis s'abaissa ; les regards inquiets que le chevalier promenait dans la cour du château, furent frappés par des signes de deuil ; une lanterne allumée recouverte d'un long crêpe et toutes les croisées fermées.

Les sanglots des domestiques parviennent à son oreille ; car dans le moment même on venait de placer dans la bière les restes inanimés de Mathilde. A la tête du cercueil étaient assises les deux filles aînées de la châtelaine, vêtues d'habits de deuil et enveloppées de crêpes ; au pied on voyait la filleule de la Nymphe. Incapable encore de sentir la perte qu'elle venait de faire, ses innocentes mains effeuillaient quelques-unes des fleurs dont on avait orné le corps de sa mère.

Ce triste spectacle accabla Wackermann ; il se précipita sur le corps de Mathilde, l'arrosa de ses larmes, colla ses lèvres tremblantes sur les lèvres inanimées de celle que son cœur adorait, et s'abandonna à la douleur dont son âme était dévorée. Il suspendit son armure dans la salle d'armes ; la tête couverte d'un chapeau à bords rabattus, enveloppé dans un manteau de deuil, il s'assit près du cercueil, plongé dans la plus morne tristesse.

Mais le temps fit son effet ; cette grande tristesse se dissipa et Wackermann songea à donner sa main à une seconde épouse. Son choix tomba sur une jeune femme dont la pétulance formait un contraste parfait avec la douceur de la modeste Mathilde. Le train de la maison éprouva une métamorphose complète ; la nouvelle châtelaine aimait le luxe et la dépense ; elle traitait les domestiques avec hauteur ; tous les jours il y avait des festins au château, et elle donna à Wackermann de nombreux enfants ; les filles du premier lit étaient totalement négligées. Lorsque les deux aînées furent grandes on les mit en pension dans un couvent de Dunkespield ; la petite Mathilde, abandonnée aux soins d'une nourrice, se trouva reléguée dans une chambre éloignée de l'appartement de la châtelaine, afin que cette femme frivole, à laquelle les soins du ménage étaient odieux, ne fût point incommodée par sa vue. Les dépenses allaient tellement en croissant, que les brigandages de Wackermann ne suffirent bientôt plus pour défrayer la maison. La nouvelle châtelaine en était

souvent réduite à faire main-basse sur la succession de sa devancière; elle vendait ou engageait à des juifs les riches étoffes dont elle avait trouvé les coffres de Mathilde remplis.

Un jour elle trouva dans la toilette de la défunte un écrin bien garni. Des bagues, des bracelets, des agrafes, éblouirent ses regards. Elle examinait cette riche trouvaille et calculait combien elle pourrait lui rapporter. Au milieu de tous ces bijoux, la boîte de bois, don de la Naiade, frappa sa vue. Elle l'examina pendant longtemps sans deviner ce que ce pouvait être; en vain elle essaya de l'ouvrir, l'humidité avait gonflé le bois. Elle la pesa dans sa main et la trouva aussi légère qu'une noix creuse: elle crut donc que c'était un étui de bague vide, et comme elle ne savait qu'en faire, elle la jeta par la fenêtre.

La petite Mathilde était dans ce moment assise dans le jardin où elle jouait avec sa poupée. Lorsqu'elle vit rouler la pomme de bois sur le sable, elle courut prendre le nouveau jouet, et en le saisissant elle sentit une joie aussi vive que celle qu'avait éprouvée sa belle-mère en découvrant les diamants.

Quelque temps après, la nourrice eut la fantaisie de prendre le frais près de la fontaine. Vers l'heure des vèpres, l'enfant demanda son goûter que la bonne avait oublié d'emporter. Ne voulant pas retourner au château pour l'aller chercher, elle entra dans le bois pour cueillir quelques poignées de fraises. Pendant ce temps la petite Mathilde, en jouant avec sa pomme de bois, la lançait de côté et d'autre, et finit par la jeter dans la fontaine. A l'instant parut une jeune dame belle comme un ange. L'enfant effrayée par cette apparition, crut voir sa belle-mère, qui, toutes les fois qu'elle la trouvait sur son chemin, ne manquait jamais de la gronder. Mais la Nymphé lui adressa au contraire des paroles flatteuses. Ne crains rien, mon enfant, lui dit-elle; je suis ta marraine; viens dans mes bras. Voici ton jouet qui est tombé dans la fontaine. La petite s'approcha d'elle, elle la serra contre son sein, la couvrit de baisers et l'arrosa de ses larmes. Pauvre orpheline, s'écria-t-elle, j'ai promis de te servir de mère, je tiendrai ma parole. Viens me voir souvent, tu me trouveras toujours près de la grotte; pour m'y appeler, tu n'as qu'à jeter un caillou dans la fontaine. Conserve soigneusement ta pomme de bois et n'en fais plus un jouet, de crainte de la perdre; un jour elle te procurera l'accomplissement de trois souhaits. La Nymphé donna encore à l'enfant quelques instructions à portée de son âge; la nourrice revint, et la naiade disparut.

La petite ne dit pas un mot à sa nourrice de l'apparition de sa marraine. A peine rentrée elle demanda une aiguille et du fil, et se mit à coudre sa pomme de bois dans la doublure de sa robe. Elle ne pensait qu'à la Nymphé de la fontaine, et toutes les fois que le temps le permettait, elle demandait à se promener du côté de la grotte. La nourrice ne savait rien refuser au ton caressant dont l'enfant lui faisait ses demandes; et comme la fontaine avait été le lieu favori de sa mère, elle crut que cette prédilection était héréditaire. Lorsque la petite Mathilde se trouvait près de la grotte, elle ne manquait jamais de prétextes pour écarter sa bonne, et à peine celle-ci était-elle éloignée, que la pierre tombait dans la fontaine, et que la belle naiade se trouvait près de sa filleule.

Au bout de quelques années, les charmes de la jeune orpheline se développèrent, mais ses attraits étaient envelelés dans la solitude. Mathilde ne vivait qu'au milieu des domestiques; pendant que

sa belle-mère brillait à un splendide festin, elle était confinée dans son étroite cellule; où elle s'occupait d'utiles travaux; mais le soir venu, elle trouvait dans la société de la naiade un ample dédommagement de l'uniformité de la journée. La Nymphé était non seulement son amie et sa compagne, mais aussi son institutrice; elle lui donna mille talents; et la forma en tout sur le modèle de sa vertueuse mère.

Un jour elle parut redoubler de tendresse pour l'aimable Mathilde. Elle la serra dans ses bras, pencha sa tête sur son épaule, et parut si affligée, que sa tristesse gagna Mathilde qui laissa tomber quelques larmes sur la main de sa nourrice. Cette sympathie augmenta encore la mélancolie de la Nymphé: Mon enfant, dit-elle avec l'accent de la douleur, tu pleures et tu ignores pourquoi; mais tes larmes sont un pressentiment des malheurs qui t'attendent. Le château de la montagne est à la veille d'éprouver un grand changement: avant que le moissonneur aigüise sa faux, et que le vent passe sur l'éteule, il ne sera plus qu'une ruine inhabitée. Le soir où les servantes se rendront à ma fontaine pour puiser de l'eau, et rentreront avec leurs cruches vides, tu dois t'attendre à quelque grand malheur. Conserve soigneusement la pomme de bois qui doit te procurer l'accomplissement de trois vœux, et formes-les avec sagesse! Nous ne nous reverrons plus à cette place. La Naiade informa encore Mathilde de quelques propriétés magiques de sa pomme afin qu'elle pût en tirer parti au besoin; les sanglots étouffaient sa voix, et elle disparut pour ne plus se montrer.

Un jour, pendant la moisson du froment, les servantes du château rentrèrent avec leurs cruches vides: elles étaient pâles et tremblaient de tous leurs membres, comme si une violente fièvre les eût agitées; elles rapportèrent que la femme blanche était assise près de la fontaine, se tordant les mains et proférant des lamentations, et qui, ajoutèrent-elles, était le présage de quelque malheur. Les cavaliers et les écuyers se moquèrent de la frayeur des servantes. Quelques-uns d'entre eux sortirent du château pour s'assurer du fait, ils virent la femme blanche; mais pour ne pas encourir le reproche d'avoir cédé à la peur, ils s'approchèrent de la fontaine: lorsqu'ils y arrivèrent la Nymphé avait disparu; cette apparition fournit le sujet de bien des commentaires, mais personne n'en devina le pronostic, qui était seulement connu de Mathilde: elle garda un profond silence; car la Nymphé lui avait recommandé le secret. Plongée dans l'affliction, elle était assise seule dans sa chambre, attendant avec anxiété les événements qui se préparaient.

Wackermann ne possédait son château qu'à titre de fief; les courses qu'il faisait ne pouvaient suffire aux folles dépenses de sa femme; les jours où il ne montait pas à cheval pour battre la campagne, elle avait soin de préparer quelque festin auquel elle invitait les camarades et les amis de son mari; elle l'étourdissait ainsi par les plaisirs. Lorsqu'on manquait au château de vivres ou d'argent, les voitures de Jacques Fugger ou les riches transports des Vénitiens étaient la proie que Wackermann allait enlever sur les routes. Le congrès général de la Suabe, las enfin de faire au chevalier d'inutiles remontrances sur ses brigandages, résolut sa perte. Avant qu'il fût persuadé que les menaces qu'on lui faisait étaient sérieuses, les bannières des villes fédérées flottèrent autour de son château. Les bombardes ébranlèrent ses bastions, les arbalétriers firent pleuvoir une grêle de flèches sur ses murs. Une flèche pénétra à

travers la visière du casque de Wackermann et s'enfonça si avant dans son cerveau qu'il tomba à l'instant environné des ombres de la mort. La chute du châtelain répandit la consternation parmi ses soldats : les assiégeants montèrent à l'assaut, escaladèrent les murs, se rendirent maîtres de la porte, baissèrent le pont et firent passer au fil de l'épée tous ceux qui s'offrirent à leur fureur. La femme prodigue, cause de tous ces maux, fut égorgée avec ses enfants. Les vainqueurs pillèrent complètement le château, y mirent le feu et le rasèrent.

Pendant le tumulte, Mathilde s'était tenue tranquille dans sa chambre dont elle avait fermé la porte au verrou ; mais lorsqu'elle s'aperçut qu'une aussi faible barrière ne pouvait plus la garantir, elle se couvrit de son voile, tourna trois fois sa pomme de bois dans sa main et sortit de sa chambre après avoir prononcé les paroles suivantes que la Naiade lui avait enseignées : Nuit derrière moi, jour devant moi, afin que personne ne puisse me voir.

Elle franchit hardiment la porte, passa, sans être vue, au milieu des ennemis, et sortit du château de ses pères, plongée dans la douleur, et ne sachant de quel côté se diriger. Tant que ses pieds délicats purent la porter elle précipita sa marche pour s'éloigner de ce lieu d'horreur ; elle résolut de passer la nuit sous un poirier sauvage. Assise sur le gazon, elle laissa un libre cours à ses larmes ; elle porta encore une fois ses regards vers la contrée où elle avait passé les années de son enfance, elle vit le ciel plus rouge que du sang ; ce qui lui fit juger que le château de ses aïeux était la proie des flammes. Mathilde détourna les yeux d'un spectacle aussi horrible, désirant avec ardeur voir les étoiles pâlir et l'aurore paraître à l'Orient. Avant que le premier rayon du soleil dissipât l'obscurité, elle continua sa course et atteignit bientôt un village, où une paysanne charitable lui offrit une jatte de lait et un morceau de pain. Après avoir réparé ses forces par ce frugal repas, elle échangea ses habits contre ceux de la paysanne, et se joignit à une caravane de rouliers qui allaient à Augsbourg. Dans l'état déplorable où elle se trouvait réduite, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se mettre servante.

Conrad, comte de Schwabeck, chevalier teutonique, grand châtelain et trésorier de l'évêché d'Augsbourg, possédait dans cette ville une commanderie où il avait coutume de passer l'hiver. En son absence, la surveillance de ce château était confiée à dame Gertrude. Cette femme était citée dans tout Augsbourg comme une mégère ; les servantes étaient effrayées du seul bruit de ses pas ; à la moindre négligence, ou même sans autre motif que sa mauvaise humeur, elle les frappait.

Un jour elle avait été tellement méchante que toutes les servantes s'étaient enfuies. Le lendemain la douce Mathilde se présenta chez elle pour lui offrir ses services. Afin de cacher l'élégance de sa taille, elle s'était fait une bosse sur le dos ; un ample mouchoir cachait entièrement ses beaux cheveux blonds ; sa figure et ses mains étaient barbouillées de suie. Lorsqu'elle tira la sonnette de la porte, dame Gertrude mit la tête à la croisée, et apercevant le singulier costume de Mathilde, elle la prit pour une mendiante et lui cria : Va-t'en à l'hospice de Fugger ; c'est là qu'on distribue des deniers ; puis elle ferma la fenêtre. La pauvre Mathilde ne se laissa pas rebuter ; elle sonna jusqu'à ce que dame Gertrude reparût à la fenêtre pour lui dire des injures. Mais avant que la vieille eût le temps d'ouvrir la bouche, la fille de Wac-

kermann lui expliqua le sujet de sa visite. Que sais-tu faire ? dit alors Gertrude. Et Mathilde répondit : Je suis orpheline ; Mathilde est mon nom ; je sais faire le ménage et même la cuisine.

Gertrude ouvrit la porte, et voulut essayer de cette nouvelle servante. Mathilde s'acquitta si bien de tous ses devoirs que Gertrude se montra un peu moins acariâtre qu'auparavant.

Lorsque la première neige commença à tomber, le majordome femelle fit balayer tout le château, laver les fenêtres, placer les rideaux ; en un mot dame Gertrude fit tout mettre en état pour recevoir le commandeur, qui ne tarda pas à arriver suivi d'un cortège de domestiques, de beaucoup de chevaux et d'une nombreuse meute. Mathilde s'inquiéta peu de l'arrivée du comte ; ses occupations à la cuisine ne lui laissaient pas même le temps de mettre la tête à la fenêtre. Cependant un matin, qu'elle allait puiser de l'eau, elle rencontra le commandeur, et son aspect fit naître dans son cœur des sentiments qui jusque là lui étaient entièrement inconnus. Le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu était devant ses yeux ; son œil plein de feu, l'expression de contentement que donne l'opulence, répandue sur tous ses traits, ses beaux cheveux dont les boucles s'échappaient sous les plumes qui ombrageaient son chapeau, sa démarche assurée, sa noble contenance, troublèrent Mathilde, et son sang circula avec une rapidité nouvelle. Pour la première fois elle sentit la rigueur de son sort. Elle rentra dans sa cuisine en proie à une sombre mélancolie, et manqua toutes les sauces, ce qui lui attira de durs reproches de la part de Gertrude. Jour et nuit, l'image du beau chevalier était présente à Mathilde ; toutes les fois qu'elle entendait retentir ses éperons dans la cour, elle courait à la fontaine avec son seau, quoique jamais le commandeur ne daignât jeter un regard sur elle.

Conrad ne semblait vivre que pour le plaisir ; il ne manquait aucune occasion de se divertir ; il assistait à tous les festins et à toutes les fêtes qui se succédaient dans une ville où le commerce avait amené le luxe et l'opulence. On y donnait à chaque instant des carrousels, des tournois, des bals même sur les places publiques ; et là les nobles faisaient cadeau aux filles des bourgeois d'anneaux d'or et de fichus de soie. A l'entrée du carnaval les mascarades vinrent donner une vie nouvelle aux amusements d'Augsbourg. Mathilde ne prenait aucune part à l'ivresse générale. Assise au coin de sa cuisine, enfermée, elle versait des larmes amères ; elle accusait la fortune ; elle ignorait que l'amour se fût rendu maître de son cœur. Cet hôte, qui ne manque jamais de porter le trouble où il se loge, lui suggérait tout le long du jour mille pensées, et la berçait la nuit de rêves bizarres : tantôt soutenue par le bras du commandeur, elle se promenait dans un bois délicieux ; tantôt elle se voyait récluse dans les murs d'un couvent ; souvent ces songes étaient interrompus par le bruit du trousseau de clés de dame Gertrude ; son imagination, qui la nuit l'enchantait par des rêves séducteurs, lui rappelait encore le comte pendant la journée entière.

L'amour ne craint pas le danger ; les flots courroucés ne sont pas un obstacle qui l'arrête. L'amoureuse Mathilde forma mille projets, et finit par en concevoir un capable de réaliser le plus beau de ses rêves. Elle possédait encore cette pomme de bois, don de la Naiade, au moyen de laquelle trois de ses souhaits devaient s'accomplir : l'idée lui vint d'en faire le premier essai. Les habitants d'Augsbourg se proposaient de donner, à l'occasion de la



naissance du prince Maximilien, une fête splendide qui devait durer trois jours ; nombre de prélats, de comtes et de nobles y furent invités ; un tournoi, où un riche prix attendait le vainqueur, devait avoir lieu chacun de ces trois jours ; et le soir les plus belles demoiselles de la ville devaient danser avec les chevaliers. Conrad ne manqua pas d'assister à ces fêtes et au bal ; il fut comme de coutume le danseur favori des dames. Quoiqu'en sa qualité de chevalier teutonique il ne dût pas parler d'amour, on l'aimait, car il était très bel homme et dansait à ravir.

Mathilde, après qu'elle eut pourvu à tout dans la cuisine, monta dans sa chambre, se débarbouilla, et fit disparaître la couche de suie qui couvrait son visage ; puis elle prit sa pomme de bois, et forma le désir de posséder un magnifique habillement. Elle ouvrit la pomme, il en sortit des flots d'étoffes de soie qui, se répandant sur ses genoux, finirent par offrir à ses yeux une robe de bal aussi riche qu'élégante, et qui allait à sa taille comme si la plus fameuse couturière lui eût pris mesure ; la pomme fournit en outre tous les objets indispensables pour compléter un costume de bal. A cet aspect, Mathilde sentit son cœur battre de plaisir, et tournant trois fois dans sa main la magique pomme, elle prononça ces mots : Fermez les yeux, tenez-vous tous coi.

A l'instant un profond sommeil se répandit sur les paupières de tous les domestiques de la maison, depuis la vigilante femme de charge jusqu'au flegmatique portier. Plus agile qu'un daim, Mathilde s'élança à travers la porte, invisible à tous les yeux, elle gagna le bout de la rue à pas précipités, et entra dans la salle du bal avec la légèreté d'une grâce. Tous les assistants furent frappés des charmes et de l'air noble de Mathilde ; les uns admiraient sa taille svelte, d'autres, le goût et l'élégance de sa mise, et chacun demandait à son voisin : Qui est-elle ?

Le chevalier teutonique ne fut pas le dernier à fixer des regards curieux sur la nouvelle venue ; il lui sembla qu'il n'avait jamais vu de visage plus gracieux, de taille mieux prise. Il s'approcha de Mathilde et s'offrit pour son danseur : elle lui abandonna sa main avec modestie et dansa à ravir ; son petit pied effleurait à peine le parquet ; chacun de ses mouvements avait autant de grâce que de noblesse ; tous les yeux étaient fixés sur elle. Conrad paya cette contredanse de sa liberté ; il s'enflamma d'un violent amour pour la belle danseuse, ne la quitta plus de la soirée, et lui tint tous les propos qu'inspire une passion naissante. Mathilde fut aussi peu maîtresse de son cœur que le commandeur, qui vit bien qu'il ne déplaisait pas. Tout ce qui le tourmentait c'était de ne pas savoir qui elle était ; mais Mathilde éluda toutes les questions les plus adroites ; et tout ce qu'il put obtenir fut la promesse qu'elle se rendrait encore au bal le lendemain. L'amoureux chevalier mit sur pied tous ses domestiques, afin d'apprendre sa demeure, car il la prenait pour une demoiselle d'Augsbourg. Les assistants, au contraire, frappés des soins assidus que lui rendait le comte, s'imaginaient que c'était une de ses parentes.

Le jour commença à paraître avant que Mathilde trouvât moyen d'échapper au commandeur. Lorsqu'elle fut enfin sortie de la salle du bal, elle tourna trois fois dans sa main la pomme de bois, et dit ces mots : Nuit derrière moi, jour devant moi, afin que personne ne puisse me voir.

Elle arriva dans sa chambre sans être aperçue par les valets que le comte avait apostés dans toutes les rues. En rentrant, elle renferma sa robe

de soie dans son coffre, remit ses sales habits, retourna à ses occupations, et se trouvant ainsi sur pied avant tous les autres domestiques de la maison, elle recueillit un léger éloge de la bouche de l'acariâtre femme de charge.

Jamais le commandeur n'avait trouvé de journée plus longue que celle qui suivit le bal. Chaque heure lui semblait une année. Le désir de revoir sa danseuse, et l'appréhension que cette mystérieuse belle ne trompât son attente, le tourmentaient sans cesse ; car la méfiance marche sur les pas de l'amour. Après vèpres il s'apprêta pour le bal, se para avec plus de recherche que la veille ; les trois anneaux, ancienne marque distinctive des nobles, qui ornaient le bout de sa fraise, étaient cette fois enrichis de diamants. Il fut le premier dans la salle ; son œil se portait sur tous ceux qui y entraient et attendait avec impatience l'inconnue. L'étoile du soir brillait déjà au haut du firmament avant que Mathilde eût trouvé le loisir de réfléchir au parti qu'elle allait prendre : demandera-t-elle un nouveau don à sa pomme, ou réservera-t-elle sa vertu pour une circonstance plus importante. La raison, cette sage et fidèle conseillère, la sollicitait à prendre le dernier parti ; mais l'amour parlait si haut en faveur du premier, que la raison se tut.

Mathilde demanda un habit neuf de satin rose, et une parure de diamants aussi riche que les filles des rois ont coutume d'en porter. La complaisante pomme fournit ce qu'il était en son pouvoir de donner, et le nouveau costume de bal dont Mathilde se vit en possession surpassa son attente. Elle fit sa toilette, et, à l'aide du talisman, elle arriva dans la salle où elle était attendue avec tant d'impatience. Elle était plus ravissante que la veille, et lorsque le commandeur l'aperçut le cœur lui battit de joie, il courut à elle, et lui exprima, en balbutiant, les sentiments auxquels son cœur était en proie. Pour cacher son trouble et pour se donner le temps de se recueillir, il lui proposa aussitôt de valser ; tous les danseurs se retirèrent pour laisser la salle libre à ce beau couple, qui fit naître l'admiration générale.

Lorsque la valse fut finie, Conrad offrit son bras à Mathilde et lui dit mille choses flatteuses ; mais peu à peu le langage du courtisan prit toute la chaleur de celui d'un amant sincère, et il finit par lui offrir sa main. En écoutant les discours du comte, Mathilde sentait son cœur battre de plaisir ; cependant cette modestie naturelle à son sexe ne se démentit point, et elle répondit à Conrad :

Noble chevalier, ce que vous me dites aujourd'hui de l'amour que vous ressentez pour moi ne m'offense pas, car je vous crois incapable de me tromper par des discours mensongers ; mais comment puis-je devenir votre épouse, puisque vous êtes chevalier teutonique, et qu'en cette qualité vous avez fait vœu de passer votre vie dans le célibat. Expliquez-moi donc quels moyens vous pensez employer pour que nous puissions être unis par des liens durables devant Dieu et devant les hommes. Le chevalier répondit avec franchise :

(A CONTINUER.)



## L'ARGOT PARISIEN.

(Suite et fin)



Ce n'est point là seulement que nous retrouvons une variété significative de synonymes.

Prenons *boule*, ou *balle*, ou *coloquinte*, ou *calebasse* ! c'est la tête plus ou moins ronde.

Avec *binette*, *trombine*, *facies*, *frime*, *fri-mousse*, il y a quelque chose de nouveau : nous voyons se dessiner la physionomie.

La *sorbonne* et la *boussole* désignent le cerveau qui conçoit, raisonne et dirige.

Le *caisson* a été fait tout exprès pour représenter le crâne éclatant à l'heure du suicide.

La *tronche* montre la tête tombant sous le couteau de la guillotine.

De la tête passons à la jambe : grosse, c'est un *poteau* ; ordinaire, c'est une *quille* ; mince, c'est une *flûte*, un *cotteret*, un *fumeron*, un *fuseau*, un *échalas* ; plus mince, c'est une *pincette*, une *jambe de coq* ; plus mince encore, c'est un *fil de fer* ; tremblante, c'est un *flageolet*. Les jambes du danseur sont des *gigues* ou des *gambilles* ; celles du marcheur forment un *compas*, une *équerre*.

Cette finesse, cette précision se trouvent jusque dans les diverses manières de dépenser son argent. Le prodigue *douille*, la dupe *casque*, l'homme qui veut imposer la confiance *éclairé*, l'économiste *s'allonge*, l'avare *se fend* jusqu'à s'écorcher, et cependant il est *large*.... des *épaules*.

La mort elle-même semble vouloir prêter un verbe à chaque état. Le pilier de café *dévisse son billard*, le cavalier *graisse ses bottes*, le bavard *avale sa langue*, le chiqueur *pose sa chique*, le fumeur *casse sa pipe*, l'apoplectique *claque*, le troupière *reçoit son décompte*, descend la garde, *passé l'arme à gauche* ou *défile la parade*, le pauvre *perd une dernière fois le goût du pain*, l'agonisant *tourne de l'œil*, l'homme frappé à mort *sue le sang*, le Parisien, toujours logé haut, *lâche la rampe*.

Mais il n'en faut pas déduire que l'idiome dont nous nous occupons soit facile à posséder. Il fourmille, on l'a vu, de nuances faciles à comprendre, mais dont la distinction demande un certain acquis.

Ainsi, déjà usité comme mot d'amitié, *cocotte* se dit ou d'un *cheval*, ou d'une *femme*, ou de deux affections très-différentes. *Battant* veut dire à la fois *neuf*, *langue*, *cœur* ou *gosier*. *Plomb* signifie *gosier*, *gaz* ou *maladie*. *Blague* a sept significations si différentes, qu'on peut y voir ou de la facilité d'élocution, ou une conversation spirituelle, ou un mensonge.

*Chic* présente autant de sens non moins contradictoires. — Appliqué au crayon d'un artiste, il est un brevet de banalité ou de distinction.... Il ne lui faut, pour cela, qu'être précédé ou de *avec* ou de *de*. — *Il fait tout avec chic* est un éloge, *il fait tout de chic* est une critique très-sensible.

*Faire* a de même six acceptions ; *ficher* en a huit. — *Chien* entre dans la composition de neuf mots. — *Œil* en forme douze. — *Chose* peut signifier indifféremment *dignité* ou *indignité*. — *Faumer* veut dire *prendre* ou *perdre*. — *Bachot* s'applique indifféremment à un *examen*, à un *andidat*, à une *institution*. — *Extra* représente ou un *repas*, ou un *invité*, ou un *domestique*.

## IV. — SES RAPPORTS AVEC LES MŒURS.

Dans l'argot plus que dans tout autre langage, certains termes caractérisent un ordre d'idées, d'habitudes, d'instincts.

Ce n'est qu'un malfaiteur qui a pu appeler le premier *casarde* la lune voilée, et *moucharde* la lune brillante, qui encore a pu nommer *coulant* ou *collier* la cravate avec laquelle il vous étranglera au besoin.

Il a besoin de ses yeux. — On le devine en voyant qu'il les appelle *ardents*, *reluits*, *clairs*, *quinquets* et *mi-rettes*.

Que d'images il a trouvées pour répondre au verbe *Assassiner* : — *faire suer*, *refroidir*, *démolir*, *rebâter*, *connir*, *terrifier*, *chouriner*, *expédier*, *donner son compte*, *faire l'affaire*, *capahuter*, *escarper*, *butter*, *coucher*....

Il semble n'avoir pas trop de verbes quand il s'agit d'exprimer une fuite : *se la briser*, *se la casser*, *s'évanouir*, *se déguiser en cerf*, *se pousser de l'air*, *s'esbigner*, *se cavalier*, *se la courir*, *se la couler*, *tirer sa crampe*, *se cramper*, *lâcher*, *décarer*, *décaniller*....

Et quels noms significatifs décernés aux agents chargés de réprimer ses méfaits ! Par *balai*, *coque*, *raclette*, *raille*, *pousse* et *grive*, il entend : Le gendarme qui *balaye* ou *rencogne*, la patrouille qui *racle*, l'agent qui *éveille* ou *pousse*, le soldat qui *grève*.

Par une exception bizarre, il a mêlé les idées de cuisine et de dénonciation. L'homme qui le dénonce à la police est un *cuisinier*, un *coqueur* (maître coq), une *casserole* ; *il casse du sucre*, *il se met à table*, *il mange le morceau*. S'il est arrêté, il dit qu'il est *servi*. Serait-ce parce qu'il se voit déjà *flambé*, *cuit*, *fumé*, *frit*, *fri-cassé*, *rôti* et *brûlé* par dame Justice ?

La fréquence des équivalents indique mieux que toutes les statistiques morales, la place tenue par certaines passions.

Niera-t-on que le peuple français soit susceptible d'enthousiasme en voyant tous les synonymes qu'il a trouvés aux mots *bon* et *beau* ? — *Chic*, *chicard*, *chicandard*, *chouette*, *bath*, *rup*, *chocnosof*, *snoboye*, *enlevé*, *tapé*, *ça*, *superlifico*, *aux pommes*, *numéro 1*, *aux petits oignons* ! etc. — Si on n'est pas content, ce n'est point parce qu'on manque des moyens de le dire.

Et l'argent, n'occupe-t-il pas dans le néologisme autant de place que dans les transactions de ce bas monde ? — *Nerf*, *os*, *huile*, *beurre*, *graisse*, *douille*, *rond*, *cercle*, *bille*, *jaunet*, *roue de devant*, *roue de derrière*, *braise*, *thune*, *médaille*, *face*, *monarque*, *carle*, *philippe*, *métal*, *dale*, *pèze*, *pimpion*, *picaillon*, *noyau*, *sonnette*, *cigale*, *quibus*, *quantum*, *sit nomen*, *cuivre*, *mitraille*, *patard*, *vaisselle de poche*, *sine qui non*, etc.

Le manger et le boire — le boire surtout, — ont à leur disposition une légion de synonymes.

Le manger : *béquillier*, *becqueter*, *tortiller du bec*, *ehiquer*, *taper sur les vivres*, *pitancher*, *bouffer*, etc.

Le boire : *étouffer*, *siffler*, *flûter*, *renifler*, *pomper*, *siroter*, *licher*, *biturer*, *se rincer l'avaloire*, *la dalle*, *le cornet*, *la corne*, *s'arroser le lampas*, *se pousser dans le battant*, *s'humecter*, *pictonner*, *tuer le ver*, *chasser le brouillard*, etc., etc.

Le vin : *picton*, *nectar*, *ginglard*, *ginglet*, *briole*, *bleu*, *blanc*, etc.

Et l'eau-de-vie ! Combien de petits verres dans ces mots : *trois-six*, *fil en quatre*, *dur*, *raide*, *rude*, *crik*,

*chenique, schnapps, eau d'aff, sacré chien, goutte, camphre, raspail, jaune, tord-boyaux, casse-poitrine, consolation, riquiqui, eau de mort!*

Et pour l'absinthe, cet autre poison, n'a-t-on pas inventé autant de noms que de manières de le préparer ?

Après la satisfaction des besoins matériels ou l'expression d'une gaieté railleuse, les misères, les laideurs de cette vie sont largement, exclusivement, représentées.

Chose remarquable ! On trouve vingt mots pour montrer le niais, la dupe ou le fripon ; — il n'y en a pas un pour dire : voici un honnête homme.

La femme digne d'estime est inconnue ; — celle qu'on affecte de mépriser se trouve sous le coup d'un déluge d'injures.

Enfin la somme des négations est énorme, et il n'y a pas une seule affirmation positive.

Les moralistes pourraient tirer de cette inégalité des conclusions désolantes.

De même, c'est un *marlou*, c'est un *filou*, se disent aussi bien d'un homme *rusé* que d'un *souteneur* ou d'un *voleur*. *Avoir du vice*, c'est avoir l'esprit ingénieux. Ces assimilations dégradantes en disent long sur le danger dans lequel se trouvent trop de consciences.

L'admiration même se trouve, sur ce terrain scabreux, tout imprégnée de je ne sais quelle brutalité. — On n'arrive à l'affirmation de la qualité que par la négation du défaut. On ne dit pas : *je suis bien fait*, on dit : *je ne suis pas déjeté* ; on ne dit pas : *je suis beau*, on dit : *je ne suis pas déchiré* ; on ne dit pas : *je suis jeune*, on dit : *je ne suis pas trop piqué des vers*. — *Vous êtes fièrement brave, rudement bon*, se disent avec la plus douce intention du monde. Un discours éloquent devient un discours *tapé* ; une scène émouvante vous *enlève*, vous *empoigne* ; une belle action *épate* le public. On dit d'une œuvre banale : *Cela n'est pas méchant, cela ne mord pas*. Le travailleur est un *piocheur* et le zélé est un *féroce*.

Aussi, comme on s'animalise ! Votre peau, c'est du *cuir*, de la *couenne* ; votre bras, un *aileron* ; vos pieds et vos mains des *ergots* ou des *paturons*, des *abattis*, des *pattes*, des *arpions* ; votre visage, un *musle* ; votre barbe, une *bouquine* ; votre bouche, un *bec*, une *gueule* ; vos cheveux, des *crins* ; le bas de votre échine est un *croupion*. Vous ne mangez pas, vous *becquetez*, vous *béquillez*, vous *tortillez du bec*, et votre estomac est une *baraque*.

En toute justice, cependant, on ne saurait traiter avec une sévérité absolue l'élément populaire qui sert de base aux observations précédentes.

Comment le peuple se piquerait-il de délicatesse en son langage ? Le labeur de chaque jour ne lui laisse apprécier que la satisfaction de ses gros appétits. Aussi, ne nous étonnons pas en voyant ses néologismes si brutaux. Ces rudes chercheurs ont fait des mots accentués comme leurs ragoufts favoris et faits pour traverser les palais plébéiens que n'offraient pas les fortes épices.

Si on veut donc bien ne pas se choquer de la rusticité de cette forme, l'étude de l'argot parisien fera découvrir, au degré le plus éminent, certaines qualités de couleur.

Comme il est bien nommé *brutal* ce canon qui, après avoir grondé de sa grosse voix, culbute tout sans dire gare !

Et *béguin*, cet amour terrestre qui vous isole au milieu de la vie mondaine avec les extases du cénobite !

Combien les mots *richesse*, *crédit*, *fortune* paraissent fades à côté de cette annonce magique : *Il a le sac!* — *Il a le sac*, c'est-à-dire ces écus sont en tas sous sa main, d'un geste, il peut rouler à vos yeux ces belles espèces sonnantes.

Nous avons dit que l'argot forgeait en réalité peu de mots ; — ce sont des acceptions nouvelles qu'il invente de préférence.

Parfois ces sortes de travestissements sont plus raisonnés qu'on ne se le figure.

Ainsi, pour n'en citer qu'un, — *toquante*, *oignon* ou *cadran* sont bien plus expressifs que *montre*.

*Toquante*, fait allusion au mouvement de l'objet (toc, toc) ; *oignon*, à sa forme ; *cadran*, à la figure tracée sur sa paroi. Ces synonymes offrent l'avantage d'une allusion directe à la chose ; ils se gravent mieux dans la tête, tandis que *montre* est, pour la mémoire des simples, beaucoup plus énigmatique. — Cet exemple est loin d'être le seul, mais il suffira, je l'espère, pour affirmer les tendances mnémotechniques de l'argot.

Selon nous, il doit être aussi beaucoup pardonné aux licences du langage populaire, en raison de la souffrance, de l'amertume profonde, que décèlent ses termes.

Ainsi la plèbe parisienne a trouvé un nom saisissant pour désigner certains quartiers où la misère a fait élection de domicile ; elle les appelle *quartiers souffrants*.

Je me rappellerai toute ma vie le jour où j'entendis prononcer ce nom pour la première fois. C'était en omnibus. Le conducteur, un gai compagnon, égayait de son mieux la monotonie du devoir qui l'obligeait à décliner tout haut le nom de certaines voies. A l'instant où son véhicule quittait la sombre rue des Noyers pour traverser la place Maubert, autour de laquelle rayonnaient alors vingt ruelles noirâtres où grouillait la plus misérable population ; — voilà notre homme qui s'écrie : « Place Maubert, rue Saint-Victor, Panthéon ! Il n'y a personne pour le *quartier souffrant* ? » — Et une pauvre vieille hâve, dégénérée, se dressa péniblement et descendit à cet appel comme une justification vivante de l'épithète.

C'est, dans le même esprit, qu'on a trouvé des expressions presque gaies pour des choses lugubres. Un faubourien qui se casse la jambe dira par crânerie : *C'est un détail*. Une femme abandonnée par celui qu'elle aime, dira, en étouffant ses sanglots : *Ca n'est pas drôle, ce qu'il a fait là*.

Vous pouvez d'ailleurs leur prêcher la *philosophie*, à tous ces pauvres diables ; ils connaissent le mot, ils l'ont pris pour synonyme de *misère*. Quelle haute ironie ! Ils ont même décoré leurs *savates* du titre de *philosophes*.

Peut-on mieux montrer, — je vous le demande, — la théorie foulée aux pieds par la réalité.

Les synonymes significatifs de *dur*, *raide*, *rude*, *trois-six*, *tord-boyaux*, *casse-poitrine*, disent assez que, si les malheureux en sont venus à nommer *consolation* un verre d'eau-de-vie, ce n'est pas à cause de sa douceur. Ce n'est pas la boisson en elle-même qu'ils recherchent, car ils en connaissent les tristes effets ; c'est un étourdissement momentané, c'est une *consolation* fictive.

Et la pipe, cet autre palliatif non moins populaire, y a-t-il une seule des cent satires rimées ou non rimées faites depuis cinquante ans contre son abus, qui vaille tout le sens critique de ce seul mot : — *brûle-gueule* ?

*N'être pas méchant* et *ne pas mordre* sont également deux expressions cousines qui valent un livre sur le moyen de parvenir dans ce monde mêlé.

Vous voulez arriver, faites-vous craindre ! — *N'être pas méchant*, ici, est être bête. Le naif qui *ne mord pas* qui *n'est pas méchant*, reste sans valeur aux yeux du prochain.

*Avoir du vice* n'est pas un défaut chez nos argotiers, c'est être *ingénieur*. Si vous avez du *vice*, vous saurez exploiter ceux des autres. C'est une garantie d'avenir.



## SCIENCE EN FAMILLE.

(Suite et Fin.)

Contrairement aux monarques vulgaires, qui, fort souvent, sont majeurs et plus que majeurs lorsqu'ils parviennent au trône, l'âme commence invariablement son règne par une minorité de plusieurs années. Durant cette longue période, elle doit se soumettre à un conseil de régence, dont les membres exercent leurs fonctions simultanément ou à tour de rôle. D'abord c'est la mère ou bien la nourrice, quelquefois toutes deux ensemble ; puis la bonne d'enfant, ensuite le maître d'école, la maîtresse de pension, le précepteur. N'oublions pas le père, qui est le président-né du conseil de régence, et le tuteur et M. le curé, qui, assez fréquemment, sont appelés à cette présidence.

Enfin la jeune reine vient d'atteindre sa majorité, elle va exercer le pouvoir absolu, assumer la responsabilité de ses actes. Le conseil de régence cesse ses fonctions, un ministère le remplace ; il se compose invariablement de la pensée, de la mémoire, du jugement, de la volonté, tous originaires du royaume. La raison n'y figure que par un envoyé subalterne ; ayant sa résidence habituelle auprès de Dieu, elle n'apparaît que rarement parmi les hommes. Les passions fournissent à la souveraine ses conseillers intimes ; elle les choisit selon son gré ; le reste lui sert à composer la foule des courtisans. Je me suis réservé de citer en dernier un ministère qui exerce une action immense dans le royaume, c'est celui des relations extérieures, auquel sont inhérentes les fonctions de directeur suprême des lignes télégraphiques : n'oublions pas qu'il s'agit des nerfs.

Celui qui occupe cet important ministère s'appelle Sensorium. Rien n'égale son activité ; le jour, la nuit, jamais il ne s'endort complètement. Son dévouement pour sa souveraine est sans bornes ; il ne se permet point de contrôler ses ordres ; il ne raisonne point, n'émet aucun avis, quoique à tout moment on le consulte. Absorbé exclusivement par ses attributions, dont il se garde bien d'outré-passer les limites, il exerce une surveillance de tous les instants, se tient aux aguets des moindres impressions, reçoit et transmet les dépêches, laissant aux autres ministres le soin de les discuter, de les analyser, d'y répondre et de prendre une décision conforme aux intentions de Sa Majesté.

Mais toutes les définitions auxquelles je pourrais me livrer concernant l'empire de l'âme n'équivaldraient pas au tableau de la mise en scène. C'est pourquoi je préfère placer sous vos yeux une lanterne magique de royaumes dont chacun sera représenté par un corps humain. Quoique, dans tous, le ministère soit composé des mêmes éléments, on pourra juger des différences de gouvernement et ensuite en demander la cause à messieurs les docteurs de tous genres. Voyons pour le premier royaume.

Couché dans un lit élégant qui occupe la place d'honneur d'une chambre richement meublée, un jeune homme fraîchement émancipé vient de se réveiller après un long sommeil qu'ont un peu troublé quelques rêves fugitifs. Ainsi la brise de la nuit agite doucement les plantes endormies et se charge de stimuler chez elles, à leur insu, la vie et le mouvement. Les rayons du soleil, s'avancant tout près de l'alcove, annoncent que la matinée a déjà parcouru la moitié de son cours. Le jeune homme, d'abord, fait une contorsion automatique, après quoi la pensée se présente suivie des autres ministres. Interrogée par Sa Majesté, « Sensorium, dit-elle, vient d'annoncer qu'un grave mécontentement causé par la famine est sur le point

d'éclater dans le département de l'estomac.—Il convient d'y pourvoir, » dit le jugement. Aussitôt la volonté se prononce conformément à cet avis. Sensorium fait jouer les fils électriques de la parole, et presque aussitôt un domestique apporte un excellent déjeuner, qui est expédié lestement là où l'urgence commande ; peu après Sensorium apporte la nouvelle que le mécontentement s'est calmé complètement.

Cette affaire réglée, notre jeune homme va à la promenade sur les boulevards, puis au bois de Boulogne. Pendant le trajet, Sensorium fait jouer à la fois les fils de la vue, de l'ouïe, de l'odorat. En même temps, les passions se présentent pour complimenter et divertir Sa Majesté l'âme. La pensée délibère, la mémoire rappelle les sages avertissements donnés par le conseil de régence, le jugement les approuve, mais la volonté se prononce différemment. Qu'arrivera-t-il de ce conflit ? Ma foi, peu nous importe ; passons à un autre royaume.

Cet autre royaume est une jeune fille de dix-sept ans, n'ayant pour tout bien que le travail de ses doigts et un père devenu, par l'âge et les infirmités, incapable de pourvoir à ses besoins. La pauvre enfant est digne, plus que beaucoup d'autres corps humains, d'être le séjour d'une âme, car la nature l'a faite belle, bonne et aimante. Son ministre Sensorium lui dit bien des choses, il lui montre de riantes perspectives et la facilité qu'il y aurait de les substituer aux tristes réalités de la misère et de la disette qui assiègent le royaume. Mais il fait voir en même temps ce père qui souffre, qui a faim et qui refuserait d'accepter le pain du déshonneur. Survient le conseil des ministres : la mémoire rappelle les longs services rendus par le père ; le jugement est d'avis que le moment est venu de l'en récompenser ; la volonté opine pour qu'on écarte les séductions qui menacent d'égarer le conseil, et l'âme éprouve de la joie à ratifier cette décision. Bien ! très-bien ! aimable enfant, je vous prédis un règne glorieux, vous serez honorée sur la terre et récompensée dans le ciel. Passons à un autre.

Le royaume qui succède à celui-là vous représente une jeune mère. Le ministre Sensorium vient lui annoncer qu'on la réclame dans les salons, que les plaisirs et les hommages l'y attendent. Il lui montre les riches magasins de Paris, les soieries, les dentelles, les bijoux. A cette nouvelle, la Vanité, la Coquetterie, la Convoitise et d'autres dames de la cour applaudissent à l'unisson. Mais le fidèle Sensorium ajoute gravement : « Madame, votre enfant aussi vous réclame ; un courant électrique répété coup sur coup m'apprend que vous trouverez près de lui des jouissances d'un autre genre et bien plus exquises. Et votre mari, j'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer que, lorsqu'il rentre fatigué du tracas des affaires, il préfère le bonheur de l'intimité conjugale aux réunions bruyantes.—« Bravo ! » dit la Raison qui, par bonheur, en ce moment, passe au-dessus du royaume pour retourner au ciel. Vivement impressionnée par le son de cette voix, la jeune mère se hâte de jeter au panier la première moitié des rapports de Sensorium. Passons à un autre.

Ce royaume presque ignoré a pour souveraine l'âme d'un curé de campagne. Sensorium a fait goûter si souvent au curé la satisfaction qu'on éprouve à assister ses semblables, que le digne homme ne songe plus à chercher d'autres plaisirs. Cette préoccupation, chez lui, est portée si loin, que souvent il oublie de répondre aux messages qui concernent sa propre personne. Malgré les instances

de ses ministres, l'âme, par la voix du curé, ne blâme qu'avec bonté ce qui est réellement blâmable; cette extrême tolérance entraîne plus de bons que de mauvais effets, à cause de la sympathie et de la reconnaissance qu'elle attire continuellement. Aussi, dans cet heureux royaume, il est enjoint aux ministres de perpétuer jusqu'à la fin ce système gouvernemental. Passons à un autre.

Quel est ce triste royaume, dont l'aspect annonce l'indigence et la malpropreté? Partout la solitude, sauf la méfiance et le mystère qu'on y voit aux aguets. Le royaume s'appelle la personne d'un avaré; malgré le dégoût qu'il inspire, saisissons l'occasion de voir un peu ce qui s'y passe. Sensorium ayant eu le malheur de se laisser éblouir par la vue de l'or, ses rapports se sont si souvent ressentis de cette influence, que le prestige a gagné jusqu'à l'âme et s'y est transformé en monnaie. Depuis lors, Sa Majesté a recommandé à ses ministres de ne l'entretenir que d'or ou d'argent monnayé. Il en est résulté que le directeur du télégraphe électrique n'ayant plus à s'occuper que d'une seule ligne, tous les autres fils, ceux, par exemple, de la bienfaisance, de la générosité, des nobles conceptions de l'esprit, se sont successivement rouillés, détériorés ou brisés. Tous les services de l'Etat se sont arrêtés, hormis celui de la cupidité. Quoique le royaume abonde en richesse, on y meurt de faim, et personne ne songe à y pourvoir, tant on est persuadé que la vue seule de l'or doit suffire à tous les besoins. Que penser d'une reine qui fait un pareil emploi de ses trésors? Ma foi, lecteur, chargez-vous de répondre, je n'ai à vous entretenir, moi, que du cerveau et de ses usages.

La souveraine de cet autre royaume est une âme ambitieuse qui s'imagine goûter le bonheur, parce que ses ministres lui font croire que son ambition est satisfaite. Gardons-nous de lui disputer ses illusions et passons outre.

Par ma foi! voici un plaisant royaume. Le ministre Sensorium y emploie la majeure partie de son temps à suivre les progrès d'un rhume, d'un léger mal de tête, d'une transpiration qui commence; il apporte la plus sérieuse attention à sonder les profondeurs de l'estomac, les contours sinueux de la digestion. Il consulte les variations atmosphériques, la moindre douleur qui en résulte, et ne dédaigne point de correspondre avec un cor au pied. D'après ses rapports rédigés avec des détails minutieux, le jugement est appelé à délibérer sur les précautions hygiéniques qu'il convient de prendre relativement à l'entretien sanitaire du royaume.

Ce n'est pas tout: la mémoire, rendue prudente par les années, s'est permis de rappeler à Sa Majesté que son créateur doit l'appeler un jour à comparaître devant son tribunal. Sa Majesté désire que ce soit le plus tard possible, et le prouve par le soin qu'elle prend de sa santé. Toutefois, dans la prévision d'un terme inévitable, elle charge la pensée et le jugement d'y pourvoir. Il est enjoint à la conscience de ne jamais se trouver en défaut, ce qui lui sera d'autant plus facile que le riche budget de l'Etat est mis à sa discrétion. On règle jour par jour, heure par heure, la mise en pratique des devoirs religieux; les abstinences, les mortifications y sont fixés juste au degré qui convient pour ne pas contrarier la santé ni les habitudes. Les bonnes œuvres, les aumônes figurent au chapitre des dépenses du royaume, avec des proportions assez raisonnables, mais strictement déterminées et à peu près invariables; c'est seulement par extraordinaire, après mûres délibérations, que les ministres se permettent de recourir à un crédit supplémentaire.

Sensorium a fort peu à faire dans cette partie du service gouvernemental; il lui est expressément recommandé de ne point prendre l'initiative, d'écarter avec soin les nobles et généreuses sympathies aussi bien que les sentiments haineux, les vives émotions qui tendent à provoquer le dévouement, et enfin tout ce qui serait de nature à troubler la santé, la quiétude d'esprit, l'existence paisible et uniforme dont Sa Majesté tient essentiellement à jouir en ce monde. Dans cet heureux royaume, tout est

calculé, pesé et enregistré par la conscience; les comptes sont tenus en règle avec Dieu, comme ils le seraient avec un banquier ou un agent de change. Cette reine, ou plutôt cette âme si satisfaite au point de vue des intérêts terrestres, le sera-t-elle autant lorsque arrivera pour elle le moment suprême? Nul ne peut le savoir. Néanmoins, il serait permis de supposer que, si alors Dieu chargeait de l'examiner, trois professeurs de l'École de droit, il sortirait du scrutin trois boules rouges.

Tout spectacle qui se prolonge démesurément finit par devenir ennuyeux; cela est vrai surtout pour la lanterne magique. C'est pourquoi je ne céderai point à la tentation de vous montrer encore des milliers de royaumes du genre de ceux que vous venez de voir, et dont aucun pourtant ne ressemblerait à l'autre. Je demande, toutefois, la permission d'ajouter celui que j'ai tenu en réserve pour passer le dernier.

Quelle est cette reine âgée et infirme, qui semble vaciller sur son trône? on devine que sa puissance terrestre est à son déclin. Le ministre Sensorium a perdu son activité d'autrefois; cela se voit dans tous ses rapports. Il annonce, avec une sorte d'indifférence, que l'ensemble du réseau télégraphique tombe de vétusté. Le fil de la vue, dit-il, est complètement détruit, celui de l'ouïe ne fonctionne plus qu'à moitié, celui du goût ne vaut guère mieux; une multitude d'autres fils se sont rouillés et brisés successivement. La mémoire a besoin d'aide pour se soutenir; le jugement va en tâtonnant; les autres ministres sont plus ou moins décrépits; le Conseil d'Etat dort sur ses bancs. Les passions, les courtisans sans exception n'ont plus la force de cabaler. Seule la pensée conserve un reste de vigueur et demeure en partie chargée du gouvernement.

Au milieu de cette décadence générale, S. M. l'âme, au lieu d'exprimer la souffrance ou l'inquiétude, se distingue par un air de sécurité et de calme résignation.

Mais enfin quel est donc ce royaume? Le corps d'un homme de bien, selon la meilleur acception du mot. Il vient de parcourir une longue carrière. Artisan laborieux et honnête de sa fortune, il a traversé dignement les difficiles épreuves de la vie. Chef d'une nombreuse famille, non-seulement il a su trouver assez de ressources pour l'élever et la doter convenablement, mais encore il s'est toujours montré empressé à aller au-devant du malheur et de l'infortune afin de leur tendre une main fraternelle, conformément aux admirables préceptes de l'Evangile. Jamais, venant de sa part, une aumône ne s'accompagna de hauteur ou de morgue, des dehors de la protection. Jamais un service rendu par lui ne froissa la dignité ou la susceptibilité de celui qui en fut l'objet. Jamais une bonne action ne servit d'aliment à sa vanité. Rigoureux observateur de sa parole, ennemi du mensonge, pieux sans ostentation, il s'attacha constamment à placer les devoirs sérieux de la religion avant les démonstrations stériles de la forme.

Depuis que la vieillesse et son triste cortège sont venus l'assaillir, la piété filiale, la reconnaissance sont accourues aussi pour le consoler, pour veiller sur lui et pourvoir à ses moindres désirs. Un nombreux entourage d'enfants, de petits-enfants et d'amis s'efforce à l'envi de le retenir sur le bord de la tombe.

Cependant, à la veille de quitter son royaume, l'âme de cette homme de bien éprouve un léger trouble causé, non par la crainte, mais par le regret de se voir enlevée aux joies de sa famille. Heureusement un ancien et fidèle camarade, un ministre des autels, s'aperçoit de son émotion et lui crie ces belles paroles: « Fille de Dieu, montez au ciel! »

Maintenant vous connaissez du cerveau et de ses fonctions tout ce que peuvent désirer de savoir ceux qui n'aspirent point à occuper une chaire d'anatomie ou de physiologie à la Faculté; vous voyez qu'on peut étudier la matière organisée sans courir le risque d'aller se heurter contre l'impiété. Ainsi donc, nous pourrions, quand il

vous plaira, revenir au précepte de Socrate : *Nosce te ipsum.*

Pour ce qui est de votre âme, charmantes lectrices, et de la mienne, avec votre permission, quand approchera la fin de leur règne, unissons nos vœux pour qu'elles ail-

lent en compagnie rejoindre celle de l'homme de bien. Faisons en sorte qu'elles paraissent aussi agréables à Dieu que votre présence l'est aux parents et aux amis qui ont le bonheur de vous voir chaque jour.

## MESSIEURS LES BÉBÉS.

Mon fils gouverne Athènes, disait Thémistocle. Et comme on lui demandait l'explication de ces paroles, il répondit :

« Mon fils est un petit tyran qui gouverne sa mère ;

« Sa mère me gouverne ;

« Je gouverne les Athéniens ;

« Donc, mon fils gouverne Athènes. »

Le syllogisme de Thémistocle est d'une logique indiscutable.

Ce général a l'air de tomber dans les colonnes du *Paris-Magazine* comme un sabot dans une marmite ; mais son intervention était nécessaire.

Ce n'est pas aujourd'hui la première fois que nous avons le plaisir de nous occuper de *Messieurs les Bébés* ; c'est aussi un grand honneur pour nous.

Riches ou pauvres, fils de patriciens, d'ouvriers ou de paysans,—car il n'y a plus de vilains quand on parle des bébés,—qu'ils soient entrés dans le monde par la *Porte de fer* ou la *Porte d'ivoire*, ce sont de petits personnages, et il convient à tous égards d'en parler avec déférence.

Si le fils de Thémistocle gouvernait Athènes, d'autres gouvernent encore le monde.

Sous Louis-Philippe,—l'anecdote est bien connue, mais elle est ici à sa place,—un homme est condamné à mort.

Qui demande sa grâce ?

Un grand poète, Victor Hugo.

Qui l'accorde ?

Un Bébé.

Voici les vers adressés au roi :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe,  
Par ce royal enfant, doux et frère roseau,  
Grâce encore une fois, grâce au nom d'une tombe,  
Grâce au nom d'un berceau !

La tête ne tomba pas.

Quel Plutarque écrira jamais la *Vie des bébés illustres* ?

A chaque pas de l'histoire, on trouve un enfant comme un jalon symbolique.

On les sacrifie pour apaiser la colère des dieux, Abraham sur la montagne, Agamemnon devant Troie.

Aux anciens âges, c'est Enée emportant son père et son fils. Didon l'accueille et prend Ascagne sur ses genoux.

C'est Joad sauvant Eliacin du poignard d'Athalie, et tant d'autres exemples qu'on pourrait multiplier.

A Sparte, les enfants difformes étaient voués à la mort.

A Rome, le père était le dictateur de sa famille ; il avait le droit de vie et de mort sur ses enfants.

Les législateurs modernes sont moins draconiens, et c'est assez des lois de la nature.

Dès qu'il vient au monde, la douleur, rude à tous, le saisit débile et nu. En naissant, il ne voit, n'entend, ne pense et ne parle. L'instinct seul di-

rige ses mouvements, et, il faut bien le dire, la plupart des animaux en ont plus que lui à l'heure de la naissance.

Il crie comme un aveugle,—et il l'est en effet,—puis enfin, comme dit le docteur *Trois-pilules*, il s'assied au *banquet maternel*. Il dort, pleure ou braille le reste du temps.

Au bout de deux ou trois jours, ses yeux s'ouvrent à la lumière. Quelques mois après, un vague sourire de reconnaissance éclaire sa physionomie. Puis les dents poussent. Il promène ses petits doigts qui s'exercent au toucher des objets. Il les prend et les porte immédiatement à sa bouche.

Enfin, il marche et commence à bavarder. Là commence la tyrannie, c'est l'avis de Thémistocle cité plus haut, et comme despote, le bébé est sans pitié.

Il veut la lune. On lui tirerait le soleil et les étoiles en feu d'artifice qu'il ne serait pas content.

Il grandit, brisant tout, martyrisant les animaux, tyrannisant les êtres de la maison. C'est l'insurrection en permanence.

On a beau lui dire :

« *Félix, petit homme, vous êtes sale.* »

Va te promener ! Le tapis paternel garde, en caractères ineffaçables, le résultat de son obéissance. Enfin Félix demande, mais il se rattrape sur le reste.

Le salon et la cuisine, la cour, la rue, la campagne, tout espace limité ou non, représente à Bébé un champ de course, une arène de combats, de démolition générale et de jeux tapageurs. Il ne voit pas la raison qui l'empêche de se battre comme un petit dogue avec ses camarades, et de rentrer au logis le visage en feu, sa casquette perdue, et l'oreille déchirée.

On lui dit, par exemple, que l'eau est destinée à laver. Il trouve moyen de s'en salir des pieds à la tête. Grâce au débarbouillage, les confitures s'étaient triomphalement sur toutes les parties de ses vêtements. On trouve des lentilles dans ses cheveux. Il y a, comme cela, chez Bébé des problèmes étranges.

On lui dit aussi que le feu est destiné à chauffer et à cuire les aliments. Il vole les allumettes et incendie ce qu'il trouve.

On lui répète que les armes sont faites pour les grandes personnes. S'il peut surprendre le fusil de papa au retour de la chasse, soyez bien convaincu qu'il mettra sa petite sœur en joue.

Un arbre est fait, sans doute, pour donner ses fruits et son ombre. Lui le trouve d'une destination bien plus naturelle pour grimper, dénicher des nids, s'égratigner les jambes, et mettre en lambeaux son pantalon neuf.

« *Pas trop élever,* » disait Biderot.

Je n'aime pas non plus les enfants élevés au coin du feu dans du coton. Ils me font l'effet de

ces petits chiens de ralon que tout le monde caresse et comble de sucreries, bichonnés, floconnés, savonnés, blonds et blancs, peignés, frisés, pommadés et musqués, avec des pompons roses aux oreilles.

J'aime mieux un chien errant, sale, maigre, efflanqué, hérissé, crotté, rogue, hargneux, féroce, montrant ses crocs et disputant aux autres son os au coin des bornes. Cependant il y a une mesure à garder, pour les chiens comme pour les hommes.

J'avoue cependant que j'ai horreur des *enfants-prodiges*, ou plutôt j'ai pitié de ces pauvres petits êtres, dont on martyrise les membres, les doigts et le cerveau pour en faire de véritables monstres.

Mais c'est l'exception, et nous ne nous y arrêtons pas. Il vaut mieux laisser l'esprit sur une bonne impression, et le tourner vers une meilleure influence.

Aussi bien, Messieurs les Bébés sont des petits despotes adorés et, sur ce point, nous admettons sans réserve la formule en vers du poète de la *Bonne fortune* :

« C'est mon opinion de gâter les enfants. »

Avant de terminer, je veux raconter une jolie histoire, une anecdote inédite, bien qu'elle date du siège de Paris.

C'était le soir de Noël de l'année 1870.

Sans en rien dire à personne, Mlle Lolotte avait mis ses souliers de poupée dans la cheminée.

Le lendemain matin, elle trouve ses souliers vides.

La voyant morose, sa mère lui en demande la cause, car on sait que les bébés ont quelquefois de très-grands chagrins.

—J'avais mis mes souliers dans la cheminée, maman, dit-elle avec un gros soupir.

La mère sourit avec tristesse. Au milieu des préoccupations journalières, elle avait oublié la tradition enfantine de la nuit de Noël.

—Il n'y avait pas de joujoux, continua Mlle Lolotte. Le petit Jésus n'est pas venu à Paris.

Et elle ajouta en hochant sa tête bouclée :

—Le Petit Jésus n'est pas venu, parce que les Prussiens n'ont pas voulu le laisser entrer.

CHARLES JOLIET.

## RIENS DU JOUR.

### ALLEMANDIANA.

\*\* Voltaire étant à Berlin, et devant faire jouer une de ses pièces, avait demandé quelques hommes pour les changements de décors pendant la répétition. Comme ceux qu'on lui envoya ne connaissaient pas le français, ils ne comprenaient rien à ses ordres, dans son impatience, il s'écria devant les dames de la Cour qui étaient présentes : « F.... j'ai demandé des hommes et non pas des Allemands, » les dames éclatèrent de rire.

\*\* Rivard a dit des Allemands :

« Ils se cotisent pour entendre un bon mot. »

\*\* Un autre auteur français a dit également d'eux :

« On dit qu'ils s'entendent, je n'en crois rien. »

\*\* Alcide Tousez, dans sa *Vie de l'Empereur* (1), disait aussi d'eux : « Ils parlent tous allemand, je ne sais pas comment ils font pour se comprendre. »

\*\* Les Allemands disent que les Danois poussaient dans le Sleswig l'épée de tyrannie jusqu'à administrer en danois le sacrement de confirmation qui n'est agréable à Dieu qu'en bon allemand. (OSCAR COMMETTANT.)

\*\* A Buteau, en Poméranie, le bourgmestre a dissous une association de femmes. Le même magistrat avait rendu un peu avant une ordonnance par laquelle il interdisait aux chiens de cour de troubler par leurs aboiements la tranquillité de la nuit, sous peine de trois écus d'amende.

(Le *Siecle*, février 1862.)

\*\* Un profond historien, qui a judicieusement observé le peuple d'Allemagne dans son *Voyage de Paris à Bucharest*, M. Duruy, a dit : Nos allures leur déplaisent... Nous allons trop vite pour leur tranquille nature, nous ne leur laissons pas le temps de digérer leurs cinq repas, leur bière et leurs théories.... Ils alimentent l'Europe de logique et de paralogisme autant que l'Angleterre de cotonnades, c'est la grande manufacture de systèmes. EUGÈNE D'AUBIAC.

\*\* On lit dans la *Revue Britannique*, octobre 1835, page 289 : En Allemagne surtout, dans cette patrie du professorat, la moitié des élèves dort pendant que l'orateur disserte.

(1) Insérée dans un *Millon de curiosités napoléoniennes*

\*\* L'Allemagne, dit M. Frank dans le *Journal des Débats*, n'est pas un guide toujours sûr, sous la pesanteur de la forme, elle cache souvent une extrême légèreté.

### DES COMPOSÉS ALLEMANDS.

On prétend que l'allemand prête merveilleusement aux composés ; nous ne devons pas en douter si nous en jugeons par les spécimens suivants.

Voici le titre d'un livre que nous trouvons annoncé, page 347 du catalogue de la librairie Frank :

« *Archive des Unyrischen Ministerimus und Landvertheidigungsausschusses* »

En voici un autre que nous trouvons sur la couverture de la brochure intitulée « Les finances de l'Autriche, par Horn, 1860. »

« *Bevölkerungswissenschaftliche Studien.* » c'est-à-dire : *Études sur la population* : Leipzig, 1834.

C'est commode à lire, et on dit en effet être fier d'une langue qui permet de pareils composés.

### DE LA LANGUE BASQUE.

Voici comment se déclinent les noms de père, aïeul, bisaïeul, etc., dans la langue basque.

PÈRE..... Ait.

GRAND PÈRE Aitaren (celui du père.)

BISAÏEUL..... Aitarenarena (celui de celui du père.)

TRISAÏEUL.... Aitarenarenganicacoarena (celui de celui de celui du père.)

QUADRAÏEUL Aitarenarenganicacoarenarena (celui de celui de celui de celui du père.)

QUINTAÏEUL. Aitarenarenganicacoarenarena (celui de celui de celui de celui de celui du père.)

Et ainsi de suite jusqu'à Adam, si l'on pouvait et si l'on avait le temps de le prononcer. PIERQUIN DE GEM-BLOUX. — *Sur les patois*, page 130, in-8o.

### LE CHATOUILLEMENT.

Voici une grave question et qui est traitée *ex pro-*

fesso dans une des plus sérieuses publications de l'époque, la *Revue scientifique*.

Le problème doit être ainsi posé :

Comment doit-on chatouiller quelqu'un pour le faire rire ?

A quoi l'auteur de l'article répond :

Nous avons fait sur le chatouillement les observations suivantes :

1<sup>o</sup> Lorsqu'on promène le doigt sur la peau d'une autre personne, sans aucun changement de direction ni de vitesse et sans interruption, on ne la fait pas rire : il n'y a pas chatouillement.

2<sup>o</sup> Lorsqu'on fait succéder des attouchements successifs à la même place ou en suivant une direction constante, on ne fait pas rire non plus, si les attouchements ont lieu à des intervalles de temps égaux. Mais le rire se produit quand les intervalles ne sont pas les mêmes.

3<sup>o</sup> Le rire se produit également quand, les intervalles étant égaux, il y a des changements inattendus dans la direction des attouchements successifs.

4<sup>o</sup> Dans le cas où il n'y a pas d'interruption dans le contact, on fait encore rire, soit en faisant varier la vitesse, soit en changeant la direction des mouvements.

5<sup>o</sup> On ne rit pas lorsqu'on se chatouille soi-même.

En somme, le rire paraît avoir sa cause non pas dans la sensation même du contact, mais dans la variation de vitesse, de direction ou d'interruption. Il faut de plus que les variations soient inattendues, et c'est pourquoi l'on ne peut se faire rire en se chatouillant soi-même. Une seule des trois formes de variation que nous venons de mentionner suffit pour provoquer le rire ; mais le phénomène a plus d'intensité quand les trois espèces se combinent. On obtient ce résultat au maximum en maximum en ne faisant qu'effleurer la peau avec une extrême légèreté et laissant pour ainsi dire ricocher au hasard l'extrémité des doigts suivant les moindres inégalités du corps.

### MONSTRUOSITÉS.

Ruffin rapporte qu'en 1545 une dame de noble lignée mit au monde, en Belgique, un garçon qui avait la tête d'un diable (ce sont les experts qui reconnurent la ressemblance), une trompe d'éléphant au milieu du visage, des pattes d'oie au bout des bras et des jambes, des yeux de chat au-dessous du ventre, une tête de chien à chaque coude et à chaque genou, deux visages de singe en relief sur l'estomac, une queue de scorpion proprement retrousée et longue d'une aune et demie.

Le petit monstre ne vécut que quatre heures.

Ambroise Taré — on n'osera guère révoquer cette autorité là — affirme avoir vu un jeune cochon napolitain qui portait une tête d'homme sur son corps de cochon.

Avant d'arriver aux enfants à plusieurs têtes, j'emprunterai seulement à Jean Wolf l'affirmation de l'existence de quatre enfants nés sans tête du tout. L'un d'eux vint au monde au village de Schmitz, en Allemagne, le 16 mai 1565 ; il avait la bouche à l'épaule gauche et une oreille à l'épaule droite.

Mais, en compensation de ces hommes sans tête, dit Colin de Plancy, une Normande accoucha, le 20 juillet 1684, d'un enfant mâle dont la tête monstrueuse semblait double. Il avait quatre yeux, deux nez crochus, deux bouches, deux langues et seulement deux oreilles. L'intérieur renfermait deux cervelets et trois cœurs. Les autres viscères étaient simples. Ce monstre vécut une heure seulement, mais peut-être eût-il vécu beaucoup plus longtemps si la sage-femme qui le portait, effrayée de ce qu'elle tenait entre les mains ne l'avait laissé choir.

Je ne sais, pour en terminer, si quelqu'un a déjà reproduit un article du *Journal de médecine* de 1808, qui donne des détails curieux sur un autre individu né également avec deux têtes, mais placées l'une au-dessous de l'autre, de sorte que la première en portait une seconde.

Cet enfant était né au Bengale. A son entrée dans le monde, il effraya tellement la sage-femme que, croyant tenir, paraît-il, le diable entre ses mains, elle le jeta dans le feu ; on se hâta de le retirer, mais il eut les oreilles endommagées.

Ce qui rendrait ce phénomène plus singulier c'est que la seconde tête était renversée le front en bas et le menton en haut. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de six mois, les deux têtes se couvrirent d'une quantité à peu près égale de cheveux noirs ; on remarquait que la tête supérieure ne s'accordait pas avec l'inférieure ; qu'elle fermait les yeux quand l'autre les ouvrait et s'éveillait quand la tête principale était endormie. Elle avait alternativement des mouvements indépendants et des mouvements sympathiques. Le rire de la bonne tête s'épanouissait sur la tête d'en haut, mais la douleur de cette dernière ne passait pas à l'autre, de sorte qu'on pouvait la pincer sans occasionner la moindre douleur à la tête principale. Cet enfant mourut d'un accident dans sa quatrième année.

### LES ANES.

En liberté, l'âne tourne toujours la croupe au vent. — Cette remarque, faite par les Egyptiens et toute l'antiquité, lui valut primitivement l'honneur d'être le symbole du vent.

Aujourd'hui encore, les paysans espagnols de la province d'Alcarria qui — lorsque les carlistes le leur permettent — vannent le blé pendant la nuit, lâchent un âne ; et l'animal, en se mettant à paître, leur indique — giroquette vivante — de quel côté vient le vent, si faible qu'il soit.

Symbole du vent, l'âne fut aussi chez les Egyptiens le symbole du souffle, de la respiration, de la vie.

Symbole de la vie, l'âne devint même quelquefois la représentation matérielle de l'Être Suprême. Au mépris du quatrième siècle de foi de la loi mosaïque, des hérésiarques de Jérusalem adoraient la divinité sous la forme d'un âne.

Dans le sanctuaire de Thèbes, l'âne, symbole de la divinité, portait le nom de *Alhiborun*, d'où l'on a fait *Aliboron*.

Si l'on en croit Pindare, les Hyperboréens immolaient à l'Être Suprême des hécatombes d'ânes.

Du culte de l'âne, considéré comme symbole de la divinité, dérive la *fête de l'âne*, qu'on célébrait encore en France au commencement du treizième siècle. C'est du moins l'avis de quelques docteurs ès âneries, car les avis sont partagés sur ce point, et d'aucuns estiment que la *fête de l'âne* au moyen âge n'était qu'une agréable farce inventée par les écoliers pour blaguer maître Buridan, inventeur du problème de l'âne. La brave bête, mise entre deux picotins d'avoine d'égale grosseur, devait-elle se laisser mourir de faim, par ce motif qu'elle n'avait aucune raison de mordre à droite plutôt qu'à gauche.

Donc, respect à l'âne, et comme dernier hommage rapplons ce quatrain écrit au dix-huitième siècle en l'honneur de sa douce compagne :

Je succombais à la souffrance :  
Des ânesses le lait m'a rendu la santé,  
Et certes, je dois plus à cette circonstance  
Aux ânes qu'à la Faculté !

### LA STÉNOGRAPHIE.

La pensée est infiniment plus rapide que la parole, et la parole huit ou dix fois plus prompte que l'écriture ; et cependant c'est de celle-ci que l'écrivain doit se servir pour exprimer ses pensées lorsqu'il compose sur un sujet quelconque : aussi l'a-t-on nommée avec assez de raison *le tombeau des idées*.

Peu de temps après l'introduction d'un système régulier d'écriture au sein des peuples civilisés, on voit son impuissance à servir la parole leur faire rechercher les



moyens de la rendre moins lente. Chez les Hébreux, le *notoriacon* des rabbins, consistant à n'écrire que deux ou trois lettres de chaque mot; chez les Romains, les sigles, autre système plus abrégatif encore puisqu'il réduisait les mots à leur première lettre seulement, donnent enfin naissance à un système régulier d'abréviation, plus compliqué, il est vrai, mais qui, au dire des écrivains de cette époque, fournissait le moyen de suivre exactement la parole.

Les Grecs, longtemps avant les Romains, avaient aussi créé des moyens de suivre graphiquement un orateur à la tribune; car Diogène-Laërce qui vivait dans le II<sup>e</sup> siècle, nous apprend que Xénophon se servait d'une écriture rapide pour recueillir les leçons de Socrate, son maître.

Bien que les historiens grecs et latins aient donné les détails les plus circonstanciés sur les résultats produits par cet art si précieux, et même sur les personnes qui s'en servaient avec succès, aucun monument positif qui puisse en dévoiler les moyens pratiques n'est parvenu jusqu'à nous; car les *Notes de Tiron* le seul document que nous possédions sur cette matière, et qui fut le sujet de l'ouvrage de Carpentier, publié à Paris, en 1747, offre une écriture tout à fait impropre à suivre la parole.

Chez nous, depuis près de deux cents ans, de nombreuses tentatives ont aussi été faites pour reconstituer une écriture rapide. Cependant, de 1661 à 1812, c'est-à-dire l'espace d'un siècle et demi, on n'en compte guère qu'une quinzaine de systèmes publiés. Mais à dater de 1840, époque du rétablissement en France d'un gouvernement représentatif, pour lequel une écriture propre à suivre la parole est un instrument indispensable à la publicité, on ne rencontre pas moins de quarante à cinquante systèmes mis au jour, dont plusieurs, il est vrai, ne sont qu'une imitation plus ou moins déguisée de traités antérieurement publiés. Toutefois, chaque inventeur prétend, comme de raison, avoir atteint le but; mais l'expérience ne justifiant pas ses brillantes promesses, l'ouvrage va paisiblement s'engloutir dans le grand nécrologe sténographique.

À l'exception des personnes qui, dès cette époque, cherchèrent à se créer par la pratique de la sténographie une position dans l'exploitation des journaux ou la publication des cours professés oralement, les autres portions du public lettré se montrèrent assez indifférentes à cette invention renouvelée des Grecs, quoique les cent voix de la Renommée annonçassent les miracles qu'elle enfantait chaque jour.

Peut-être faut-il croire qu'à l'époque de la vie où un semblable instrument serait le plus utile aux hommes de lettres, la crainte, chez eux, de gêner des habitudes faites, ou seulement de s'imposer une étude qui les distrairait de leurs travaux sans offrir la certitude du succès, en a détourné le plus grand nombre.

L'un autre côté, quelques personnes auxquelles on permettait une initiation complète en quelques heures, et exécution infailible après dix ou douze leçons, ayant été arrêtées dès l'abord par les difficultés de la pratique, ont repoussé l'art comme une déception, sans considérer qu'il pouvait au moins leur être d'un utile secours pour abréger leurs travaux. Néanmoins un assez grand nombre de jeunes gens ayant, comme je l'ai dit, trouvé une position honorable et assez lucrative dans la sténographie, une certaine portion du public aurait peut-être cru longtemps que cet art pouvait rivaliser avec la parole, sans l'indiscrétion de quelques journaux qui vinrent lui révéler que le travail qu'il croyait effectué sans effort par un seul sténographe, ne l'était jamais, et même assez péniblement par moins de trois ou quatre; nombre qui s'élevait à douze ou quinze quand il s'agissait de recueillir exactement les discours prononcés à la tribune parlementaire à Londres, à Paris, etc., etc. Une brigade d'abréviateurs ainsi constituée, agissant tantôt par groupe, tantôt simultanément se nommait alors un *service sténographique*.

Cette découverte dût sans doute discrediter jusqu'à un certain point l'art abrégiateur qui reçut un nouvel échech par l'invention du télégraphe.

#### NOTES.

Socrate apprit à jouer des instruments dans sa vieillesse. Caton étudia le grec à 80 ans. Plutarque atteignait la dernière période de sa vie quand il s'appliqua à l'étude de la langue latine. Jean Gélida, de Valence, commença à 40 ans à étudier les belles-lettres. Henri Selman reprit à 50 l'étude des sciences avec un prodigieux succès. Fairfax, après avoir été général du Parlement d'Angleterre, se fit recevoir docteur à l'Université d'Oxford. Bossuet apprit l'hébreu à 63 ans. Colbert s'appliqua à la langue latine et au droit vers sa soixantième année. M. LeTellier, étant chancelier de France, prenait des répétitions de logique pour discuter avec ses enfants. Voltaire peu avant sa mort apprenait encore quelques choses. Alfieri, à 29 ans, ne savait pas qu'il deviendrait le grand poète tragique qui n'a pas encore de rivaux en Italie.

#### LA POPULATION EN FRANCE.

##### DERNIER RECENSEMENT.

La population actuelle de la France est de 36102921 habitants.

Les deux départements les plus peuplés sont ceux de la Seine et du Nord, qui comptent, le premier, 2,220,060, et le second, 1,447,764 habitants.

Les trois qui le sont le moins sont ceux des Hautes-Alpes (118 898), de la Lozère (135 190) et des Basses-Alpes (139 332).

Le territoire de Belfort compte 56 781 habitants.

Sur les 35 859 communes de France, il y en a 603 au-dessous de 100 habitants, 26 787 de 101 à 1000 à 1 000, 8 413 de 1 000 à 10 000, 117 de 10 001 à 20 000, et 69 au-dessus de 20 000.

Une seule ville, Paris, dépasse un million d'habitants (1 851 792). Lyon en compte 323 417, et Marseille 312 864. Six autres atteignent le chiffre de 100 000 âmes. Ce sont : Bordeaux (194 055), Lille (158 117), Toulouse (124 852), Nantes (118 517), Saint-Etienne (110 814) et Rouen (102 470). La ville qui se rapproche le plus de ce chiffre de 100,000 est le Havre, qui compte 86 825 habitants.

Les augmentations ont surtout porté sur ces grandes villes, mais principalement sur Marseille (12 733), Saint-Etienne (14 194), le Havre (11 925) et Paris (26 518).

Des villes très-inférieures en population sont cependant en voie d'accroissement très-marqué; ce sont : Reims, qui a gagné 11 260, et Rubaix, 10 896 habitants.

#### RÉBUS.

